

# JOURNAL

## DES

# DEMOISELLES

---

### CE QUE COUTE LA TOILETTE D'UNE FEMME

---

#### ÉPÎTRE A UNE PARISIENNE

DANS l'ancienne Rome, lorsqu'un général avait remporté quelque victoire signalée, on lui décernait les honneurs du triomphe. Le triomphateur, couronné de lauriers & vêtu d'une robe de pourpre brodée d'or, était monté sur un char d'ivoire, traîné par quatre chevaux blancs, devant lequel marchaient enchaînés les rois & les généraux vaincus, précédés de trompettes retentissantes. Les sénateurs & la milice romaine suivaient en grande pompe, à pied, derrière le char. Cette cérémonie, d'abord simple & noble sous la République, devint sous l'Empire l'objet d'un luxe inouï. Déjà Pompée avait fait tirer son char triomphant par des éléphants. Héliogabale enchaîna sur lui, & pour imiter Bacchus, vainqueur des Indiens, il se fit traîner par des lions & des tigres; ce qui était d'ailleurs un moyen ingénieux de tenir à distance respectueuse la foule des badauds romains. L'empereur Aurélien fit plus encore pour sa gloire : il fit paraître, à son triomphe, vingt éléphants richement caparaçonnés & plus de deux cents animaux féroces apprivoisés, sans compter la reine Zénobie qui, chargée de chaînes d'or, figurait sur le char qu'elle-même avait fait construire pour entrer triomphante à Rome.

Mais, — remarquez bien ceci, — quel que fût le luxe du triomphe, un homme simplement vêtu se tenait toujours debout derrière le héros, sur le char, & de temps en temps, prononçait à haute

voix ces paroles : « Souviens-toi que tu n'es qu'un homme ! » — Ces mots étaient destinés, comme une douche salutaire, à refroidir l'orgueil du triomphateur, & nul n'osa supprimer cette partie du cérémonial.

Souffrez que je remplisse auprès de vous, mesdames, au milieu de vos nombreux triomphes, — triomphes bien plus mérités et plus doux que ceux des conquérants, — le rôle de cet homme chargé de ramener à de justes limites l'orgueil du triomphateur. Je veux vous rappeler ce que valent & ce que coûtent les armes que vous employez, non pas ce qu'elles coûtent à votre budget, ce ne sont pas là mes affaires, mais ce qu'elles coûtent à la nature & à l'humanité. — Vous êtes d'ailleurs assez universellement admirées & adulées, mesdames, pour supporter avec indulgence les boutades d'un philosophe quinquex.

Si, remontant à l'origine des choses, nous prenons l'homme au sortir de son berceau, c'est-à-dire du paradis terrestre, nous le voyons, — c'est la Bible qui nous l'apprend, — se composant un costume de feuilles de figuier. Mais, ce costume léger ne lui suffisait plus sur la terre inclemente, il le remplace bientôt par les peaux des bêtes qu'il tue à la chasse. Longtemps les premiers hommes n'eurent pas d'autre costume, & l'on voit encore aujourd'hui beaucoup de peuplades sauvages qui l'ont conservé dans toute sa simplicité primitive, car les sauvages, tout comme les peuples policés



se déguisent sous les dépouilles des animaux, & c'est là, paraît-il, une des marques de notre supériorité sur les bêtes. — Plus tard, le goût du bien-être, naissant avec la civilisation, donne l'idée de vêtements plus souples & plus légers; on tisse le poil des animaux & les fibres végétales. Puis, la vanité s'en mêlant, le luxe vient enrichir ce costume de broderies, d'aigrettes, de riches écharpes, de pierres précieuses, & impose ce joug que l'on appelle la mode.

Enfant de l'inconstance & de la vanité,  
La mode est un tyran des mortels respecté,

a dit un poète. Mais c'est bien plus encore; pour le plus grand nombre des femmes, c'est une divinité capricieuse dont il faut subir les volontés & les exigences, quelque déraisonnables qu'elles puissent être. Si elle prescrit l'usage d'un vêtement, d'un costume, en vain le trouvera-t-on laid, mais commode ou disgracieux: *c'est la mode!* vous dit-on, & ce mot répond à tout. Si encore la mode bornait son despotisme au costume; mais non, elle étend son empire jusque sur nos goûts, nos plaisirs & nos mœurs; & Dieu sait quels sont ceux qui, de nos jours, nous imposent & costumes & mœurs!

Cela me remet en mémoire un petit discours que prononça certain prédicateur, devant un nombreux & brillant auditoire où dominait l'élément féminin. — « Chers frères, & vous surtout chères sœurs, dit-il, je crois pouvoir compter sur votre attention, car je vais parler du luxe et de la toilette. » O vanité des vanités! dit saint Jean Chrysostome, les riches en sont venus à ce point de folie, qu'ils surchargent d'or & de pierreries leurs vêtements de soie. — « Est-on devenu plus sage aujourd'hui qu'au temps de saint Jean Bouche d'or? Hélas! non! Mais d'où naît cette vanité des vêtements qui fait que l'on sacrifie à cette idole son bien-être & souvent même son bonheur? — Est-ce du désir de plaire à son prochain & de lui être agréable? Non, sans doute; mais bien plutôt de celui de paraître plus riche qu'on n'est, & surtout d'exciter l'envie & le chagrin chez les autres. — Je vois ici des femmes qui, chaque jour se mettent à la torture, en serrant leur corps dans un corset, au point de pouvoir à peine respirer, & qui s'infligent volontairement l'ancien supplice des brodequins, en forçant leurs pieds à entrer dans des chaussures trop étroites. »

A ce moment, chaque femme regarda sa voisine.

« Leur coiffure hérissée d'épingles, continua le prédicateur, leurs vêtements lourds, empestés, surchargés d'ornements, tout cela leur cause un horrible malaise; mais que leur importe? elles le subiront avec joie, pensant qu'elles seront un objet d'envie pour une foule de femmes moins bien mises qu'elles. Être bien mis, ce devrait être, suivant la raison, avoir des vêtements propres, bien faits, & surtout

adaptés au pays & à la saison dans lesquels on se trouve, à l'âge & au caractère de celui qui les porte. Mais ce n'est pas là ce que la plupart des gens entendent par ces mots; être bien mis, pour eux, c'est être déguisé en quelqu'un de plus riche que soi, & porter des choses dont le prix puisse exciter la jalousie des autres. — Que de jouissances vraies dont on se prive pour ces habits ruineux & ridicules! — Et ce n'est rien encore, lorsque la femme est riche; elle possède les moyens de satisfaire sa vanité, & quelques pauvres en vivent. Mais combien de gens dont le luxe n'est fait que de privations, qui n'ont l'air riches qu'à force de misère réelle & qui n'achètent le superflu qu'au prix du nécessaire. Ils marchent à la ruine à grands pas. Ils seraient heureux & pourraient avoir une modestie aisance s'ils vivaient simplement & suivant leurs moyens; mais personne ne les remarquerait, nul n'envierait leur bonheur. Du bonheur à ce prix, ils n'en veulent pas. Ils aiment bien mieux vivre de privations & avoir des habits somptueux qui attirent les regards. Comme le philosophe Bias, ils pourraient dire: *Omnia mecum porto*, je porte tout sur moi; ils seront pauvres, mais on les croira riches. Voilà le vrai bonheur pour eux; triste bonheur, dont ils seront les premiers à souffrir; mais, au moins, les autres en souffriront aussi, & c'est tout ce qu'ils désirent. Cette manie a gagné toutes les classes; la femme d'un petit commis ou celle d'un ouvrier rougirait de n'avoir pas une robe de soie & un cachemire, tout comme les autres. Les autres alors augmentent leur luxe, & de degrés en degrés on arrive à un faste inouï & scandaleux; c'est de mauvais goût & incommode, il est vrai, mais c'est éblouissant et ruineux. Si bien qu'à ce régime, les riches sont pauvres, les gens aisés sont indigents & les pauvres meurent de faim, les riches n'ayant plus le moyen de faire l'aumône.

« Voilà pourtant où conduit la manie de briller ou plutôt l'envie d'humilier son voisin! — O heureux de la terre, rappelez-vous cette belle parole de Bossuet: « Songez, dit-il aux riches, que de tous vos trésors vous n'emporterez avec vous dans l'autre monde que la part que vous en aurez donnée dans celui-ci. »

Le prédicateur n'avait-il pas raison? & n'est-il pas au moins singulier de voir une femme regarder les autres avec dédain, parce qu'elle sera vêtue de la dépouille d'une chèvre d'Angora ou d'un ver à soie? — Que le paon, que le colibri, resplendissant de tous les feux des pierres précieuses, tirent vanité de leur plumage, que la panthère s'enorgueillisse de sa robe tachetée, & le papillon de la merveilleuse mosaïque de ses ailes, je le comprends encore, parce que les plumes de l'oiseau, la peau de la panthère & les ailes du papillon leur appartiennent en propre & sont une partie d'eux-mêmes; mais que les femmes s'enorgueillissent d'une parure qu'ont portée avant elles des animaux qui broutent, des volatiles ou même des vers ram-



pants, & que, surtout, elles en tirent vanité beaucoup plus que de leurs agréments personnels ou de leurs qualités naturelles, j'avoue que cela m'a toujours étonné. Oui, toutes ces étoffes brillantes, ces tissus soyeux, ces plumes ondoyantes, ces perles irisées, etc., ne sont que des lambeaux arrachés pour vous, mesdames, à des animaux auxquels ils appartenaient en propre, & qui, eux, n'en étaient pas, à beaucoup près, aussi fiers.

L'homme coûte à la nature bien plus qu'il ne le croit lui-même; sans parler des innombrables germes qu'il détruit & qui, à son insu, se trouvent dans ses aliments & dans ses boissons, il ne peut faire un pas sans écraser une foule d'êtres vivants. S'il fauche une prairie, s'il laboure un champ ou s'il le défriche, des milliers d'animaux disparaissent & meurent. — Oui, l'homme coûte cher à la nature, mais la femme lui coûte plus cher encore; car, à toutes ces causes de destruction vient s'ajouter celle de son luxe.

Cette magnifique robe de soie qui vous attire, madame, l'envie de tant de femmes, vous connaissez son origine. C'est tout simplement la coque dont s'enveloppait une grosse chenille fort laide, et qu'elle abandonne avec dédain lorsqu'elle se change en un papillon blanc d'assez triste apparence. Chacun sait que la soie est le fil qu'on obtient en dévidant & réunissant les brins de plusieurs cocons faits par les chenilles du mûrier. Le travail du ver à soie, pendant qu'il prépare la coque ovoïde où il s'enferme pour se transformer en papillon, est un travail continu; il tire sans relâche le même fil en zigzag, pendant les cinq ou six jours qu'il emploie à s'envelopper de son cocon, et la longueur de ce fil est d'environ cinq cents mètres, bien qu'il ne pèse que trois décigrammes. On peut donc, en dissolvant par l'immersion dans l'eau la gomme qui sert à agglutiner les brins qui forment le cocon, obtenir le fil fourni par l'insecte. Mais pour que ce dévidage soit possible, il faut que le cocon soit intact, il faut le dévider avant que le papillon ait pratiqué l'ouverture par laquelle il doit s'échapper. Aussi, à peine la chenille, son travail achevé, s'est-elle transformée, qu'on s'empare du cocon pour le soumettre à la forte chaleur d'une étuve afin d'asphyxier la chrysalide; celle-ci meurt, puis se dessèche &, dès lors, son cocon de soie appartient à l'industrie. Votre robe, madame, comme celle de toute femme qui se respecte, a au moins une quinzaine de mètres, et comme l'étoffe en est belle & épaisse & qu'un cocon de chenille de mûrier donne trois décigrammes de soie, il a fallu au moins cinq mille cocons pour la fabriquer. — Le seul tissu de votre robe a donc coûté la vie à plusieurs milliers de pauvres créatures, qui attendaient patiemment le moment marqué par la nature, pour renaître joyeusement sous la douce influence du soleil. On évalue à trois millions de kilogrammes la quantité de soie mise en œuvre, par an, actuellement en France; donc l'on y étouffe annuellement quel-

que chose comme dix billions ou dix milliards de vers à soie. — Quel massacre des innocents!

C'est à la princesse Si-Ling-Chi, femme de l'empereur Hoang-Ti, qui vivait deux mille sept cents ans avant notre ère, que l'on doit l'art d'élever les vers à soie & de dévider leurs cocons. La reconnaissance du peuple chinois a placé cette impératrice au rang des bons génies et l'honore sous le nom d'Esprit des vers à soie. Mais quel titre lui donneraient ceux-ci? pas celui de leur bon génie, à coup sûr. Pendant des siècles, les Chinois surent seuls élever la chenille du mûrier. Désireux de se réserver le monopole de cette substance précieuse, ils prenaient le plus grand soin d'en dissimuler l'origine aux autres peuples, & ne livraient au commerce que la soie décreusée, dévidée et toute prête à recevoir la teinture. Les peines les plus sévères étaient édictées contre ceux qui seraient convaincus d'avoir livré le secret de l'éducation des vers à soie, & la peine de mort menaçait quiconque tenterait d'exporter le précieux ver. Aussi la soie, bien que répandue par le commerce dans les autres contrées du globe, y atteignait des prix énormes. Cette substance était si précieuse parmi les Romains, dans leur plus grand luxe sous l'empire, qu'elle valait son poids d'or; ce qui reviendrait dans l'évaluation actuelle de nos monnaies, à 5,500 francs la livre, & ce prix était quadruple pour la soie teinte en pourpre. L'historien Lampride rapporte qu'Héliogabale fut le premier qui se vêtit de soie à Rome, somptuosité inouïe jusqu'alors.

Sous l'empereur Justinien, deux moines grecs, chargés d'une mission dans l'Inde, mirent leur séjour à profit pour étudier la manière dont on élevait les vers à soie & le parti qu'on tirait de leurs cocons. Au péril de leurs jours, ils recueillirent des œufs du précieux insecte, les cachèrent dans leurs bâtons de voyage creusés à cet effet &, trompant ainsi la surveillance jalouse des Chinois, ils rapportèrent à la cour de Constantinople leur précieux butin. Je vous laisse à penser si Justinien, qui était un grand prince, récompensa les bons pères! On fit éclore ces œufs dans le fumier, & on éleva les chenilles comme les moines l'avaient vu pratiquer en Orient, en les nourrissant de feuilles de mûrier, arbre depuis longtemps connu en Grèce & en Italie. Ils séparèrent les cocons qu'ils destinaient à la reproduction, & montrèrent comme on dévidait les autres pour en obtenir cette soie fine & brillante, tant enviée. L'impératrice et les dames de sa cour soignèrent de leurs propres mains les précieux vers, & cette éducation devint bientôt tellement à la mode, que toute la Grèce se couvrit pour ainsi dire de plantations de mûriers pour nourrir ces insectes, et c'est de là que vient le nom de Morée (de *morus*, mûrier), que ce pays porte encore aujourd'hui.

Depuis cette époque, les vers à soie se répandirent en Italie et dans d'autres contrées méridionales de l'Europe, sans que la soie cessât toutefois



d'être payée à un prix fort élevé, puisque nous voyons le glorieux empereur Charlemagne refuser à ses filles des robes de soie. Ce ne fut qu'en 1494, lors de la conquête de Naples par Charles VIII, qu'on apporta des vers à soie et des mûriers en France, & ce fut une magnificence royale à Henri II de porter, aux noces de son fils, les premiers bas de soie qui aient été faits en France.

Nous avons vu que, sous Justinien, la soie coûtait environ 5,500 francs la livre, & que, teinte en pourpre, son prix était quadruplé. Il fallait donc que la pourpre fût encore plus précieuse que la soie. D'où provenait cette inestimable substance? Encore d'un animal. Cette fois, ce n'est plus un ver qui la fournit, c'est un coquillage, ou plutôt le mollusque qui l'habite, espèce d'escargot de mer qui vit fixé sur les rochers, à une certaine profondeur. Personne n'ignore combien était précieuse la riche pourpre de Tyr chez les anciens. Ne connaissant ni la cochenille ni le kermès, ils ne pouvaient teindre en écarlate les vêtements des rois & des triomphateurs, qu'au moyen de la liqueur colorante de quelques petits animaux marins qu'ils appelaient *murex*, et qui sont propres à la Méditerranée. Ce qui donnait surtout un si grand prix à la pourpre, c'était sa rareté; car, chaque animal n'en pouvant fournir que quelques gouttes, des milliers de victimes suffisaient à peine pour la teinture d'une seule robe. Aussi les vêtements de pourpre ne pouvaient-ils être payés que par des rois, & nous voyons à l'époque du Bas-Empire, — époque où régnait, comme aujourd'hui, dans toute sa force, le culte des oripeaux, — des princes se parer avec orgueil du titre de porphyrogénète, c'est-à-dire né dans la pourpre. Tel fut même le prestige de ces riches vêtements, que l'on vit des particuliers assez opulents pour se draper dans la pourpre royale, obtenir, par cela seul, le respect des peuples & quelquefois même le trône. — « A combien peu tiennent donc les grandeurs humaines, s'écrie judicieusement un philosophe du temps, puisque de chétifs coquillages, devenant des fabricants d'empereurs, ont pu disposer du sceptre de Constantin! »

Pline, qui a consacré plusieurs pages de son histoire naturelle à la pourpre & aux procédés de teinture employés de son temps, décrit ainsi la pêche de ce précieux coquillage : « On prend les pourpres, dit-il, en jetant à la mer de petites nasses à claires voies, dans lesquelles on met pour appât des coquillages à deux valves, qui s'ouvrent & se ferment, tels que les moules. Ces coquillages, à demi morts, mais qui, rendus à la mer, se raniment & s'ouvrent avidement, sont recherchés par les pourpres, qui les attaquent en avançant leur langue acérée. Se sentant piqués, les bivalves se referment vivement, serrent entre leurs coquilles ce qui les blesse, & les pourpres, victimes de leur avidité, sont enlevées, suspendues par la langue. »

Aujourd'hui, l'on n'emploie plus la pourpre,

elle est remplacée avec avantage par la cochenille, & c'est à cette dernière qu'est due la superbe couleur rouge de ce cachemire, dans lequel vous vous drapez si bien, madame. Mais, hélas! il n'a pas fait moins de victimes que votre robe de soie, & c'est encore un pauvre chétif petit être qui en a fait les frais. — La cochenille est un petit insecte fort remarquable, non-seulement par la belle couleur qu'il donne, mais encore par ses mœurs & son organisation : son corps est ovale, aplati en dessous & convexe en dessus; d'un brun foncé et recouvert d'un duvet blanchâtre. Il a six pattes, mais il est privé d'ailes (au moins la femelle, & c'est la seule qui nous intéresse ici). Dans leur jeunesse, les cochenilles ont l'humeur assez vagabonde; elles courent ça & là comme de jeunes folles, sur les branches et les feuilles, cherchant leur nourriture; mais dès qu'elles ont atteint l'âge de raison, c'est-à-dire trente jours, elles perdent tout à coup leur activité, & enfonçant leur trompe ou suçoir dans l'écorce du cactus sur lequel elles ont vu le jour, elles se fixent sur ce point pour le reste de leur existence. Elles ne songent dès lors qu'à se bien nourrir & à devenir bonnes mères de famille; elles ne bougent plus, la trompe seule fonctionne; elles suçent, sucent la sève du cactus & grossissent à vue d'œil, non par suite de la nourriture qu'elles absorbent, mais bien parce qu'elles se gonflent d'œufs. De la grosseur d'une tête d'épingle qu'elles avaient d'abord, elles arrivent à celle d'un pois. A la manière de la mer Gigogne, qui a tant amusé votre enfance, ces grosses cochenilles vont donner le jour à des centaines de petits; mais, moins heureuses que la bonne femme, elles ne verront pas leur nombreuse famille. En effet, le corps de la pauvre mère se dessèche peu à peu, se durcit & forme une coque qui sert d'abri & comme de tente aux œufs. Les petits éclosent peu à peu & sortent du cadavre de leur mère pour se répandre de tous côtés sur la plante. Mais comme c'est ce corps desséché en forme de coque rougeâtre & renfermant les œufs qui fournit cette belle couleur rouge, connue sous le nom de cochenille ou de carmin, l'éleveur a bien soin de ne pas laisser aux petits le temps d'éclore. Dès que les mères ont atteint leur développement et sont desséchées, on les recueille en raclant légèrement avec un couteau de bois la surface des cactiers, en en laissant toutefois quelques-unes sur chaque plante pour la reproduction. On soumet, dans une étuve, à une forte chaleur, les cochenilles gonflées d'œufs, ce qui étouffe les petits sans altérer en rien leurs qualités, & c'est sous cette forme de coque desséchée qu'on les livre au commerce.

L'espèce dont on tirait autrefois la teinture rouge connue sous le nom de graine d'écarlate, est le kermès, sorte de cochenille qui vit dans tout le midi de l'Europe, sur un chêne particulier. La couleur qu'il donne, incomparablement moins belle que celle fournie par la cochenille, lui



a fait préférer cette dernière, qui nous vient du Mexique, où elle vit sur le cactus nopal.

Les anciens Mexicains ayant remarqué que, lorsqu'ils écrasaient cet insecte, il en sortait une magnifique couleur rouge, s'en servirent pour teindre leurs vêtements de coton, & ils les ramassaient au fur et à mesure de leurs besoins ; mais quand les avides Européens se furent emparés de ce pays, & que le commerce eut rendu la cochenille d'un prix élevé, on chercha tous les moyens de la récolter en plus grande quantité, & pour cet effet, on en vint à cultiver d'une manière régulière la plante qui le nourrit.

Chaque kilogramme de cochenille renferme en moyenne 140,000 insectes, & l'on importe annuellement en Europe 300 à 350 mille kilog de cette matière colorante. Quelle effrayante destruction de ces insectes entraîne donc la teinture des soies & des étoffes de luxe !

Voici l'hiver ; la saison rude pour les pauvres, mais riante pour les riches ; la saison des bals, des plaisirs bruyants & des toilettes fastueuses. Au nombre des objets de luxe auxquels l'hiver sert de prétexte, figurent au premier rang les fourrures. Objet de première nécessité dans les contrées du nord, les fourrures ne sont, dans notre climat tempéré, qu'une chose de luxe & de pure vanité. Je ne veux pas parler ici de celles qui font semblant d'être riches & qui se font de l'hermine avec du chat.

C'est ici surtout que l'on peut voir combien le luxe futile des riches coûte souvent de larmes & de misères aux pauvres. L'hermine & la zibeline, les plus estimées parmi les fourrures précieuses, sont aussi celles dont la conquête entraîne le plus de difficultés & de dangers. — C'est dans les déserts glacés de la Sibérie, du Kamtschatka & de la Laponie, que les chasseurs vont poursuivre ces animaux, & comme c'est au plus fort de l'hiver que leur poil est le plus fourni, le plus doux & le plus beau, c'est en cette saison qu'ils doivent entreprendre leur expédition. — Dans ces tristes contrées, un hiver de neuf mois couvre la terre d'épais frimas ; la nature semble morte & répand dans l'âme l'épouvante & la désolation. Les seuls habitants de ces déserts sont les ours blancs, les loups gris, les renards bleus, les blanches hermines & la marte zibeline.

En Sibérie, ce sont les malheureux exilés que l'on emploie à cette chasse. Réunis par petites troupes de douze à quinze hommes, sous la conduite d'un chef, ils partent sur des traîneaux attelés de chiens, emportant leurs provisions de voyage qui consistent en poudre, plomb, trappes, eau-de-vie & vivres d'assez mauvaise qualité. A l'entrée de l'hiver, aussitôt que la gelée a suffisamment durci la surface de la neige pour qu'elle puisse porter les traîneaux, les chasseurs partent ; ils se dirigent vers le nord & s'enfoncent dans le désert. Là, sous un ciel gris comme une coupole de plomb, la terre est couverte à perte de

vue d'un linceul de neige ; quelques rares bouleaux livrent aux vents aigres leurs maigres squelettes ; l'eau glacée est immobile entre ses rivages sans herbe. On marche ainsi plusieurs jours pour gagner les terrains de chasse, situés parfois à plus de deux ou trois cents werstes ; plus on avance, plus la température devient rigoureuse, & plus les obstacles se multiplient. Là, c'est un torrent rapide, non encore glacé, qu'il faut traverser en entrant dans l'eau jusqu'à la ceinture & en portant les traîneaux sur l'autre bord ; plus loin, des rochers couverts de glace qu'il faut escalader en s'attachant des crampons aux pieds & en hissant les équipages à force de bras. On arrive enfin, après mille fatigues & mille dangers, sur le lieu désigné pour la chasse ; les plus habiles construisent, avec des perches & de vieux troncs de bouleaux, à moitié pourris, une misérable cabane, au toit de laquelle ils ménagent un trou pour le passage de la fumée, puis, sur le côté, une ouverture étroite pour servir de porte ; les traîneaux renversés en forment tout l'ameublement. Au milieu de la hutte brûle un fagot de broussailles, au-dessus duquel est suspendu le chaudron dans lequel on fait fondre la neige qui doit fournir la boisson, ou faire cuire les aliments. C'est là que ces malheureux passeront les cinq ou six mois les plus rudes de l'hiver ; c'est là qu'ils braveront l'inclemence d'une température descendant presque chaque jour à 25 ou 30 degrés.

Les chasseurs se divisent alors le pays en autant de cantons de chasse qu'il y a d'hommes, & chacun passe sa journée à tendre des pièges partout où il voit sur la neige des impressions de pieds annonçant le passage des animaux qu'ils cherchent, ou bien il les poursuit à coups de fusil, ce qui exige une grande adresse, car, pour ne pas gâter la peau, il est obligé de tirer à balle franche.

Le soir, tous se rendent à la cabane où ils rapportent le fruit de leur chasse ; harassés de fatigue, ils mangent leur maigre pitance ; puis, après avoir jeté au feu un fagot de broussailles, chacun étend, autour, une peau d'ours sur le sol glacé & se couche dessus, en s'enveloppant de son mieux pour tâcher de goûter un sommeil réparateur, au milieu des sinistres hurlements des loups & des ours affamés qui errent dans les ténèbres. Pendant que les chasseurs dorment, l'un d'eux fait sentinelle, & souvent son coup de fusil annonce l'approche d'un ours féroce ou d'une bande de loups affamés ; il faut alors se lever à la hâte, & quelquefois soutenir une affreuse lutte avec ces terribles animaux. Mais ce n'est pas encore là le plus grand danger pour ces malheureux. Trop souvent les douleurs morales des exilés venant s'ajouter aux rigueurs de cet affreux climat les poussent au découragement. Malheur à celui qui, cédant au désespoir, se repose un quart d'heure sur le sol glacé, & laisse couler ses pleurs ! sa faiblesse amènera le sommeil, & s'il dort, il est certain



qu'il ne se réveillera plus. Le lendemain, ses camarades se mettant à sa recherche le trouveront assis, immobile à la même place; mais ce n'est plus un être vivant, c'est un bloc de glace. — Il est rare, d'ailleurs, que la petite caravane se remette en route au printemps, sans ramener avec elle quelques estropiés, ayant les mains, les oreilles ou les pieds gelés.

Dans les hivers extrêmement rigoureux, il est même arrivé maintes fois que des caravanes entiè-

res de chasseurs sont restées gelées dans leur hutte, ou ont été englouties dans les neiges.

Voilà ce qu'il en coûte, mesdames, pour vous procurer ces fourrures précieuses, dans lesquelles enveloppées douillettement, & mollement couchées au fond de votre voiture, vous irez jouir au bois d'une belle journée d'hiver, heureuses & fières de votre luxe.

J. PIZZETTA.

(La fin au prochain numéro.)

## BIBLIOGRAPHIE

Pour l'achat des livres dont nous rendons compte, prière de s'adresser directement aux Libraires-Éditeurs

### SURSUM CORDA

POÉSIES

PAR LE COMTE ANATOLE DE SÉGUR.

L'auteur, par un excès de modestie, a cru devoir expliquer devant ses lecteurs le titre de son livre : il n'en saurait être de mieux justifié, car cette noble poésie élève l'âme, la fait vibrer pour tout ce qui est beau & bon, Dieu, la religion, la famille. En avançant dans la vie, monsieur de Ségur progresse & s'élève de plus en plus; chacun de ses livres est supérieur à celui qui l'a précédé : le poète & l'homme s'illuminent, se développent & vont plus haut; à mesure qu'on monte la colline, on voit de plus près les horizons célestes; mais ce n'est que pour les âmes vraiment pures & croyantes que ce phénomène a lieu.

Le *Sursum Corda* éclate dans tout ce volume; il s'ouvre par une pièce intitulée *le Beau*, dont nous citerons volontiers quelques strophes, belles & généreuses :

Chaque fois que mon âme ici-bas prisonnière  
Rencontre en son exil quelque image du beau,  
Quelque reflet lointain de la pure lumière  
Qu'on ne contemple à nu qu'au delà du tombeau,

Je sens en moi vibrer une corde attendrie :  
Tout mon être frémit, troublé d'un saint émoi,  
Comme si je voyais de l'absente patrie  
L'image se dresser tout à coup devant moi !

Le soleil sur son char poursuivant sa carrière,  
Changeant en ses aspects, immuable en son cours,  
Des mondes infinis l'éclatante poussière,  
Et la splendeur des nuits, plus belle que les jours;

La grâce répandue en toute créature,  
Les spectacles divers de la terre & des cieux,  
Font monter, ô Seigneur! ô roi de la nature!  
Votre nom à ma bouche & des pleurs à mes yeux,

Et pourtant, ici-bas il est une merveille  
Qui m'émeut plus encor par son charme vainqueur,  
Et pénétrant en moi par les yeux ou l'oreille,  
Va toucher plus à fond les fibres de mon cœur.

C'est le labeur sacré, c'est l'œuvre du génie,  
C'est la terre enfantant un ouvrage du ciel.  
C'est la grandeur humaine & l'humaine harmonie,  
C'est Dante & Bossuet, Mozart & Raphaël!

Je ne saurais prétendre à ce rôle sublime.  
Je ne monterai point à ces nobles sommets !  
Mais j'essaierai du moins, l'œil fixé sur la cime,  
De m'élever toujours, sans m'arrêter jamais.

Et ne pouvant moi-même accomplir votre ouvrage,  
Augustes ouvriers, je vous crierai d'en bas :  
« Poursuivez vos labeurs, hommes de Dieu, courage!  
Combattez ! nous vivons du fruit de vos combats. »

Que celles qui le pourront, lisent aussi *la Dernière Espérance, le Dieu Inconnu*, odes inspirées, où les douleurs & les espoirs des années qui viennent de s'écouler sont exprimés en strophes harmonieuses & ardentes : *Le beau est la splendeur du vrai*, a dit Platon : combien cette profonde parole n'est-elle pas applicable à un poète chrétien, à un poète qui ne prête son génie qu'à l'immortelle Vérité ?

C'est le poète qui s'est souvenu de Rachel, la grande tragédienne, & c'est le chrétien qui s'écrit :



Mais son âme, ô mystère, ô terrible problème,  
Dieu ! père du génie & source de l'amour,  
Son destin, quel est-il ? Votre beauté suprême  
À ses yeux luira-t-elle un jour ?

Ah ! je veux l'espérer, j'ai foi dans la clémence,  
J'ai foi dans le pardon qui suit le repentir !  
Si les péchés sont grands, si l'abîme est immense,  
Un mot suffit pour en sortir.

Oubliez, Dieu vivant, Lydie & Messaline,  
Phèdre & son désespoir, Roxane & ses fureurs,  
Les amours insensés & les folles ardeurs,  
Et souvenez-vous de Pauline !

On voudrait citer encore ; arracher quelques strophes à ce beau récit : *Charité*, trait admirable & véritable ; à l'ode : *le Rêve de la vie*, à la jolie idylle ; la *Chaumière* ; à l'énergique protestation en faveur de l'Église, *l'Arbre & la Tempête* ; mais il faut se borner. Disons cependant que les malheurs de notre temps ont souvent inspiré monsieur de Ségur, & que les travers de notre société l'ont fait gémir ; dans une pièce éloquente, il s'adresse aux mères idolâtres qui perdent leur enfant en l'aimant trop, en l'aimant mal ; il leur dit :

O fragiles trésors ! reflets du Tout-Puissant,  
Que faut-il pour vous perdre ? un souffle malfaisant,  
Et ce souffle mortel, insondable mystère,  
Part souvent de la bouche & du cœur d'une mère !  
Oui, l'amour imprudent étreint comme un rempart  
Cette âme où le grand jour ne vient de nulle part,  
Sous le poids éternel des molles gâteries,  
Elle sent décliner ses forces amoindries ;  
Repliée en soi-même, elle perd sa vigueur ;  
Ses élans comprimés font place à la langueur :  
Et comme un ver caché qu'un instant fait éclore,  
Grandit au cœur du lis qu'il flétrit & dévore.  
L'égoïsme qui naît des excès de l'amour,  
Dans l'âme de l'enfant germe & croît chaque jour.  
Les instincts généreux meurent l'un après l'autre,  
Et cette œuvre funeste, ô mères, c'est la vôtre !

Si la mollesse de l'éducation, la faiblesse & les folles gâteries des mères sont un danger de la société actuelle, faut-il s'étonner que, dernièrement nous ayons signalé, dans les poésies nouvelles, d'un auteur dont les débuts furent heureux, un funeste encouragement à ce dangereux travers ? La tendresse du cœur maternel n'incline que trop à devenir de la faiblesse ; le prestige des enfants devient trop vite une ridicule omnipotence, & si un auteur, aimé du public, favorise & flatte ces tendances, s'il met son talent au service d'un des plus grands travers de notre pauvre époque, comment les jeunes mères résisteront-elles alors à leur propre cœur ? C'était là le vrai sens de notre article sur *Enfants et mères*. Nous empruntons aujourd'hui, à ce volume, un morceau recommandable que nos lectrices trouveront plus loin. Au temps où nous sommes, chacun doit apporter au combat la force & les armes dont il dispose, & imiter monsieur de Ségur, qui n'a jamais mis son talent qu'au service des plus nobles causes.

Nous recommandons bien vivement ce volume à toutes nos lectrices ; il est divers, quoique toujours animé du même esprit, & il plaira, par un côté ou par un autre, à toutes les âmes & à tous les âges (1).

M. B.

## L'ÉVANGILE EN FAMILLE

PAR MADAME E. BOULAND.

Voici un excellent livre, qui fournit en même temps la matière d'une très-bonne action. Une femme pieuse a eu l'idée de mettre à la portée des enfants l'Évangile de chaque dimanche de l'année ; elle le cite dans son entier, & l'accompagne de quelques explications claires, nettes, dégagées de toute discussion théologique & qui, facilement comprises par l'enfant, lui montrent la beauté de la religion, de la charité & de la fidélité envers Dieu. Une mère de famille pourrait, le samedi soir, rassembler son petit troupeau, lui lire à haute voix l'Évangile du lendemain & le commentaire qui se trouve dans ce livre, & interroger chaque enfant pour voir s'il a bien compris, & si la leçon céleste a pénétré dans son cœur & son intelligence. Ce serait là une bien bonne préparation au dimanche, & les enfants, rassemblés autour des genoux de leur mère, se souviendraient toute leur vie de l'Évangile en famille.

Ce livre se vend au bénéfice des *Pauvres malinges dans les faubourgs* ; il est, dans la pensée de l'auteur, destiné à apporter quelque soulagement à de bien douloureuses misères, & nous le recommandons à la fois comme une œuvre bien faite & une très-bonne œuvre (2).

## UNE FEMME FORTE

(LA COMTESSE ADELSTAN)

PAR LE P. DE MARQUIGNY (3).

Une jeune femme, comblée de tous les dons, mourut en 1871, après quelques années d'une heureuse union avec un officier de notre armée. Son mari, qu'elle avait eu la gloire & la joie de ramener à la foi, voulut élever un monument à cette chère mémoire ;

(1) Chez Tolra, rue de Rennes, 112. Paris, joli volume. Prix : 2 fr. 50.

(2) Chez Leschelle et Leclerc, 14, rue Saint-Roch. — Paris. Prix pour Paris : 1 fr. 25 c. ; pour la province : 1 fr. 50 c.

(3) Collection Lecoivre, 90, rue Bonaparte, Paris. — Prix : 2 fr.



il confia à un digne religieux les *journaux* & les lettres de Julia, & ces extraits, très-sobres, très-bien choisis, parurent dans les *Études religieuses & littéraires*. Ils y furent très-remarqués, & une femme d'un mérite distingué écrivait à celui qui avait réuni ces belles esquisses :

« J'ai lu & relu les quatre articles intitulés la » *Femme forte*. Permettez-moi de venir vous re- » mercier d'une œuvre à la fois si touchante, si » utile & je puis même dire si nécessaire en nos » malheureux jours.

« Les pages sublimes de la comtesse Adelstan » m'ont plus impressionnée & plus portée à Dieu » que le *Journal d'Eugénie de Guérin* & le *Récit » d'une sœur*. Le premier a bien pu charmer mon » imagination, mais sur un canevas très-chrétien, » j'ai trouvé de nombreuses traces d'esprit mon- » dain & terrestre, d'une certaine recherche, d'une » sorte de coquetterie spirituelle. Pour l'autre ou- » vrage que j'ai cité, j'ai été choquée, dès les pre- » mières pages, par cette alliance de Dieu & du » monde que je n'ai jamais pu comprendre, par » cette exaltation qui n'est pas la véritable piété. » Dans la *Femme forte*, au contraire, tout se rap- » porte à Dieu seul, tout est enlevé à la terre et » consacré à Dieu ; là, une imagination vive, un » esprit distingué sont courbés sous le joug de la » raison & servent d'échelons pour s'élever chaque » jour davantage vers le ciel, etc. »

Cette appréciation est pleine de justesse, & nous ne croyons pas pouvoir recommander à nos lectrices un livre plus attachant & plus agréable à la fois. Jeunes filles, elles trouveront en Julia le plus aimable modèle : elles la verront pieuse, studieuse, occupée sans cesse à régler son imagination & son cœur ; son esprit s'éclaire par des lectures heureusement choisies ; son âme est tout occupée de Dieu & de sa famille ; le monde et les dangereuses illusions du jeune âge lui sont également étrangers. Elle donne enfin à un homme ce cœur si scrupuleusement gardé, et dès le jour où elle a mis sa main dans la main d'Henri, elle n'eut plus qu'une pensée : amener à Dieu l'âme dont elle était aimée. Elle y parvint, grâce à beaucoup de prières, de sacrifices, & par l'attrait d'une irrésistible douceur unie à un zèle ardent ; leur foi, leurs cœurs furent unis comme leurs destinées : ce fut une courte image du bonheur céleste ; la cruelle guerre de 1870 les sépara ; Julia tomba gravement malade, et elle mourut avant que son mari eût pu quitter Paris assiégé. Il resta seul avec le souvenir de cette sainte et noble créature ; elle revit dans ce trop court volume ; morte, elle parle encore ; ces pages porteront dans bien des âmes la lumière & la consolation, & nous n'hésitons pas à déclarer ce volume un des meilleurs qui aient paru depuis longtemps.

M. B.

## LETTRES A NATHALIE

### DEUXIÈME SÉRIE

#### NEUVIÈME LETTRE

#### SUR LA LECTURE A HAUTE VOIX

Ma chère Nathalie,

**J**e suis très-peiné de l'accident qui arrive à madame votre tante. Il est bien dur, lorsqu'elle revient chez elle après une absence d'une aussi longue durée, de se trouver ainsi privée de la société visible de ses enfants, de ses

proches & de ses amis. Je ne connais point par expérience cette cruelle affection, mais j'ai entendu dire à plus d'un médecin que cette inflammation des paupières demandait pour se guérir ou seulement pour ne pas s'aggraver, les plus grands ménagements & surtout la privation attentive de toute clarté.

Une fois ce tribut de condoléances bien sincèrement payé à votre chère tante, je ne puis m'empêcher de me dire, en ce qui vous concerne, Nathalie, qu'à quelque chose malheur est bon, & je ne saurais trop louer la résolution prise par



vosre oncle, de vous faire faire, tous les soirs, la lecture à haute voix.

Quoique les nécessités de sa profession, qui l'appelle à un si grand usage de la parole, obligent vosre oncle à se ménager beaucoup, je ne mets pas en doute que vous ne l'avez entendu lire lui-même. C'est ainsi que je m'explique vosre frayeur d'en faire autant devant lui. Quel modèle vous avez eu sous les yeux, ma chère Nathalie, & comme je comprends qu'on renonce à en approcher jamais ! quelle netteté d'articulation & quelle flexibilité d'organe ! quelle variété dans les intonations ! quelle transformation soudaine dans les alternatives des répliques ! Plus d'une fois, lorsque vosre oncle nous faisait cette fête de nous lire quelque nouvelle ou quelque petite comédie, j'ai entendu dire à de vieux amateurs du théâtre, que le jeu de la scène lui-même, malgré le concours de ses illusions, les laissait plus froids & leur apportait moins de joissances.

Je trouve, ma chère Nathalie, que la distance à laquelle vous devez rester de cette lecture parfaite suffit pour ôter toute idée de comparaison à l'auditoire. C'est tout simplement un modèle dont vous devez vous inspirer & dont la perfection idéale ne saurait rien ôter à la bonne volonté ou au succès de vos tentatives.

J'ai vu, moi qui vous parle, des personnes âgées interrompre vosre oncle pour le prier de poursuivre l'article dont il avait commencé la lecture. A mesure qu'il avançait, la diction devenait, de phrase en phrase, tellement naturelle, tellement semblable au ton véritable d'un homme qui, en effet, communiquerait ses réflexions à un auditoire, que beaucoup de personnes avaient fini par y voir des pensées suggérées par le texte au lecteur & entremêlées par lui aux phrases de l'article. On était tout étonné d'apprendre que pas un mot n'avait été ajouté aux lignes du journal, & que la perfection seule du débit avait pu produire cette illusion.

Pour arriver à de tels effets, ce n'est pas trop d'une longue habitude, d'un art consommé, & à l'origine, d'une préparation sérieuse.

Dès que l'on vous charge de faire la lecture, non plus d'une façon accidentelle & pour un jour, mais d'une manière prévue & suivie, vosre devoir, ma chère Nathalie, est de prendre vosre tâche à cœur & de vous y préparer sérieusement.

Le premier soin est de lire attentivement le morceau que vous devez répéter le soir.

Vous devez, dans cette préparation, poursuivre un double but.

Il est nécessaire, en premier lieu, de bien vous familiariser avec la vue des caractères, des mots, des phrases imprimés sur le papier. Il ne faut pas qu'il puisse y avoir de vosre part, au moment où vous prendrez le livre, aucun effort à faire pour saisir le sens jusque dans ses moindres détails. Il ne faut pas qu'il y ait un mot qui vous surprenne ou une combinaison de lettres qui vous arrête,

même pendant la moindre fraction de seconde.

Toutefois, cette première préparation doit être faite silencieusement, & seulement au moyen du regard. Il suffit que vous vous représentiez par une action imaginative intérieure, semblable à celle qui nous chante mentalement la musique, les sons & les articulations que vous aurez ensuite à produire vous-même & à improviser sous l'empire de vosre émotion. Il suffira de vous abandonner aux mouvements de vosre âme pour trouver sans effort le ton naturel & le véritable accent.

Si, au contraire, vous aviez pris le parti pendant que vous êtes seule & sans autre auditeur que vous-même, de chercher la note exacte pour chacun des mots que vous aurez à prononcer, de la même façon qu'un chanteur s'exerce à plier sa voix à un effet, au lieu de mettre dans la lecture vosre âme & vosre cœur, vous en seriez réduite à un pur exercice de mémoire où le souvenir tiendrait lieu d'inspiration.

Il ne suffit point d'avoir prévu & surmonté par une lecture attentive & répétée toutes les difficultés que peut présenter au regard le texte considéré à un point de vue purement matériel, il y a une autre préparation plus délicate & plus nécessaire qui nous assure l'intelligence d'un auteur.

Sans doute les phrases prises séparément sont assez claires pour se suffire & pour découvrir graduellement les pensées, à mesure qu'elles se succèdent dans leur ordre & dans leur arrangement ; mais il n'en est pas moins vrai que la vue de l'ensemble ajoute singulièrement à la lucidité des détails. Les esprits perspicaces sont capables d'entrer du premier coup dans la pensée intime d'un écrivain ; ils suivent chacune de ses idées dans son véritable sens ; au besoin, ils sont assez forts pour y ajouter le complément qui leur manque, & leur vivacité devance & dépasse la démonstration à peine entamée. Les esprits moins rapides & moins familiers avec la littérature sont tenus à plus de travail, & une intelligence plus complète leur demande plus d'efforts. Ils se méprennent parfois sur la direction de la pensée, & ne prévoient qu'un peu tard l'importance & la portée d'une vue essentielle. Ils sont donc obligés, s'ils ne veulent rien perdre, de revenir sur leurs pas, de reprendre tel détail qui leur avait paru un accessoire, tel principe fondamental qu'ils auraient pris d'abord pour une réflexion accidentelle. Il est littéralement vrai de dire qu'une seconde lecture des mêmes pages fait apparaître à leurs yeux un ouvrage nouveau, tout différent de celui qu'ils y avaient d'abord aperçu.

La lecture à haute voix épargne aux auditeurs cette hésitation, & elle devient ainsi un commentaire vivant & sûr de la pensée. Vous aurez eu soin, Nathalie, de lire jusqu'à la dernière ligne l'ouvrage qu'on aura remis entre vos mains ; & soit qu'il doive être entendu en entier ou seulement par fragments ou par chapitres, vous devez être assez informée de la pensée générale du livre pour



ne point vous écarter de son inspiration ni de son esprit.

La lecture à haute voix ne vous permettra pas seulement de donner, par vos intonations, la note juste qui exprime la vraie pensée de l'écrivain; il se passe ici un phénomène très-curieux & dont vous-même, Nathalie, vous avez plus d'une fois subi l'influence, & goûté le charme sans en chercher la raison.

Il y a dans l'Évangile une parole remarquable. Jésus-Christ promet sa grâce & son Saint-Esprit aux hommes, toutes les fois qu'ils seront trois ou quatre assemblés en son nom. Il ne faut pas sans doute appliquer dans toute sa rigueur aux réunions profanes cette parole mystique. Il n'en est pas moins vrai que le fait de se sentir réunis dans une même intention pour goûter ensemble le vrai & le beau constitue pour les intelligences & pour les cœurs une situation favorable dont ils ne manquent pas de profiter.

Certaines intelligences plus portées à la paresse où à la dissipation trouvent dans une application commune des ressources qui les aident & une sorte de provocation au travail qui les encourage & les soutient. Il se fait entre les âmes comme un échange de réflexions : l'esprit devient plus aisé, plus rapide parce qu'il est plus attentif, & il se prête volontiers à un travail devant lequel son isolement aurait reculé.

La personne qui élève la voix & qui a pour mission de provoquer cette activité intellectuelle, de l'entretenir, de la diriger, doit marquer par des intentions & des nuances chacune de ces directions de la pensée. La voix, avec la souplesse de sons & la richesse que chacun lui connaît, doit, jouer en quelque sorte le rôle du geste. Les gens du peuple, dont la parole est inculte, embarrassée, sans haleine, ne manquent pas de suppléer à cette indigence par un luxe désordonné de mouvements & de contorsions. Ce n'est plus la main ou le bras qui prennent part à l'entretien & l'accompagnent d'une sorte de pantomime rythmée; à mesure que la discussion s'échauffe, tout le corps se met de la partie. De telles gens ne peuvent plus tenir en place; ils vont, ils viennent, ils s'agitent; & chacune de ces évolutions constitue, en quelque sorte pour eux un supplément de leur dire. Ils expriment par ce moyen primitif & sauvage ce que l'insuffisance de leur culture littéraire & le défaut de leur éloquence ne leur permettent point de rendre autrement.

Une personne qui lit ne doit jamais faire aucun geste; elle ne doit ni étendre le bras, ni remuer son livre, ni lever ni baisser la tête. Pour elle, la pantomime n'existe pas. Il ne faut absolument pas que personne ait besoin de la regarder. C'est par où la lecture diffère absolument de la déclamation.

La déclamation est, à vrai dire, une sorte de représentation au petit pied. Une partie de la pensée de l'écrivain se trouve traduite & transmise au moyen des attitudes du corps. C'est, avec les diffé-

rences de l'art & du goût, l'énergique accentuation par les gestes, familière à l'homme du peuple.

La lecture est bien autrement délicate.

Elle n'emprunte aucun secours à la vue. Elle se contente d'arriver à l'âme par les oreilles. Il n'y a donc plus rien, pour ainsi dire, pour les sens. Aucune attitude, aucun mouvement ne vient prêter son commentaire au texte. C'est tout simplement une âme qui s'est pénétrée de ces idées & de ces sentiments, & qui met en dehors, par la musique de la parole, non-seulement la pensée de l'écrivain, mais la façon dont elle-même comprend & goûte cette pensée.

Ce phénomène de communication sympathique qui rend un écrivain beaucoup plus clair & plus intelligible pour un auditoire, lorsque cet auditoire est réuni pour l'écouter, est bien autrement visible & bien autrement éclatant lorsqu'il s'agit non plus de pénétrer le sens, mais d'entrer dans les émotions.

Si notre esprit se sent encouragé & en quelque sorte ravivé par le contact & l'émulation d'autres intelligences appelées au même effort, que dirons-nous de ces mouvements de l'âme bien autrement prompts & bien autrement sympathiques, dont le frisson gagne tout d'un coup les plus inertes & les plus résistants ?

Il n'est pas impossible de rencontrer une nature assez délicate & assez impressionnable pour s'émouvoir à huis clos & pour verser, dans le silence du cabinet, des larmes ignorées; mais cet heureux privilège d'une sensibilité assez exquise pour s'émouvoir en quelque sorte d'elle-même, n'est donné qu'à un petit nombre de personnes. La plupart sentent faiblement ce qu'ils sont seuls à sentir. On dirait qu'ils se défont de leurs émotions & qu'il leur faille quelqu'un qui leur témoigne par sa sympathie de la justesse & de l'à-propos de leur émotion.

Voilà pourquoi, soit dit en passant, la lecture solitaire & à voix basse ne vous initie que très-difficilement & d'une façon très-incomplète aux plus vives & au plus délicates beautés d'un écrivain. Le lecteur abandonné à lui-même ne prend guère que le plus gros de la pensée; &, pour les sentiments, il les comprend plutôt par son intelligence ou son imagination sur les indications qu'on lui en donne, qu'il ne les éprouve véritablement. Le livre n'entre donc point dans son âme; il demeure à la superficie. Il faut un grand goût & une expérience consommée en littérature pour retirer tout le fruit d'un auteur en face duquel on se trouve seul.

Il en va tout autrement de la lecture en commun. Il est très-certain qu'il s'établit une véritable communication entre les âmes. Le sentiment acquiert plus de force, à mesure qu'il est partagé par un plus grand nombre de personnes. L'émotion des âmes les plus sensibles & les plus délicates gagne les âmes les plus froides & les plus immo-



biles. C'est un entraînement auquel personne ne songe à se soustraire.

Cette émotion saisit le lecteur lui-même. Comme il est le seul dont la parole se fasse entendre, il se trouve en quelque sorte chargé tout naturellement de traduire ce frémissement des âmes qu'il devine ou qu'il entrevoit autour lui. Il n'a plus à jouer le rôle un peu froid & toujours apprêté d'un déclamateur qui, à force d'art, parviendrait à trouver pour toutes les intonations l'accent juste mais péniblement découvert. Il lui suffit de se laisser aller sans y mettre de prétention ni d'amour-propre. Son débit sera toujours satisfaisant s'il ne cherche point à se surfaire lui-même & s'il prend garde d'indiquer seulement les nuances, sans prétendre arriver à une complète traduction.

Je ne connais rien sous ce rapport de plus pénible, de plus sot, de plus insupportable que la lecture prétentieuse & sur un ton forcé. Cette emphase qui n'est point dans l'auteur & qui outre mal à propos les impressions reçues, vous fait soupirer après le moment où le malencontreux orateur prendra le parti de se taire & de vous rendre enfin à la juste mesure de vos impressions naturelles. Vous sentez qu'on vous gâte un écrivain estimable & qui, s'il n'était ainsi tourné au ridicule & poussé à la charge, se défendrait tout seul dans votre estime.

La lecture à haute voix est un plaisir délicat, fait pour les gens de goût, & qu'il faut traiter dans la mesure élevée de leur intelligence. Il n'est donc pas nécessaire de sentir & de penser pour eux ; il suffit de leur donner la note. La lecture ressemble tout à fait à ces airs difficiles & compliqués, pleins de notes élevées & de passages de force, qu'un amateur de talent trouve moyen de vous rappeler dans toute leur fraîcheur, leur originalité & leur puissance par un simple fredonnement. Ce n'est point là l'exécution vraie, telle qu'on l'entendrait au théâtre ou au concert. Il y a toutefois tant de goût, tant de sentiment dans cet air à peine indiqué, qu'on y éprouve un charme peut-être égal, peut-être supérieur, à celui que nous causerait sur les planches un artiste de profession.

Je ne saurais, Nathalie, vous donner une idée plus juste de ce commentaire si fin & si gracieux, ajouté par la voix humaine au courant de la lecture ; vous ne cherchez point à pousser à bout les intentions, à marquer comme dans un dialogue dramatique, la différence des voix, l'éclat des imprécations, l'emportement de la colère. Votre parole ne parcourt point les extrémités véritables de l'échelle des sons. Vous vous contentez d'équivalents, d'effets adoucis, & le reste de votre commentaire s'achève dans l'âme même de vos auditeurs.

Bien qu'il faille, comme vous le voyez, donner beaucoup à l'inspiration & compter d'une façon assurée sur cette intelligence plus vive & plus profonde de l'écrivain, il n'est pas défendu assurément de connaître & de mettre en pratique quelques bons conseils empruntés à l'expérience.

Une des plus grandes ressources de celui qui lit à haute voix pour arriver à varier ses effets, c'est, suivant l'occurrence, de précipiter ou, au contraire, de retarder son débit. Cette différence du mouvement, cette variété du rythme produit un effet dont il n'est pas facile de se faire une idée. La plupart des lecteurs à haute voix ont contracté la déplorable habitude de suivre en quelque sorte une mesure réglée d'avance. Ils ressemblent à ces fontaines dont le robinet, d'une dimension invariable, débite le même nombre de litres à la minute. J'estime de même que, si l'on voulait compter exactement le nombre des mots qu'ils profèrent pendant une certaine unité de temps, on ne trouverait pas grande différence d'un intervalle à l'autre, tant leur mouvement a fini par prendre de régularité automatique.

Au contraire, lorsque vous prenez garde de suivre non pas cette impulsion régulière & uniforme, mais l'élan que telle pensée imprime naturellement au discours, ou d'obéir au retard qu'un sentiment tout opposé fait peser sur chacun des mots, l'impression fondamentale de la phrase devient par là nettement accusée. L'auditoire y trouve la clef de la situation ; c'en est assez pour l'avertir & pour empêcher qu'il se méprenne sur le caractère essentiel de ce qu'il entend.

Indépendamment de ce conseil qui s'applique absolument à tout & qui comporte également les deux extrêmes de rapidité et de lenteur, mais jamais l'uniformité & la monotonie, on peut dire que la hâte du débit constitue un défaut, beaucoup plus choquant & beaucoup plus désagréable qu'un ralentissement même exagéré. Vous ne voyez guère, à moins qu'on n'en soit réduit, à ânoner & à chercher ses mots, vous ne voyez guère se contenir assez pour prendre un temps & introduire des pauses, que des lecteurs consommés. La lecture à haute voix ressemble alors un peu, Nathalie, si vous voulez me passer la comparaison, à cet exercice pratiqué à l'église dans les retraites spirituelles & qu'on appelle la méditation en commun. Le prédicateur qui occupe la chaire tient dans ses mains quelque auteur ascétique, &, tout en le débitant, il s'arrête après chaque phrase ou même après chaque membre de phrase, pour donner aux fidèles le temps de réfléchir. Chacun accompagne ainsi le texte d'une appropriation personnelle, & tâche de tirer de la leçon commune les indications les plus en harmonie avec ses dispositions & ses besoins spirituels.

Il se passe visiblement quelque chose d'analogue dans une lecture conduite avec une lenteur suffisante. Seulement il est trop clair qu'en pareil cas, l'indication donnée par celui qui tient le livre, indication qui sera suivie pendant le court intervalle du silence, doit être extrêmement claire & exacte, afin que l'esprit ne prenne pas le change ou ne s'endorme pas dans la monotonie de cette langueur.



Si, au contraire, le lecteur à haute voix se précipite comme s'il avait hâte d'arriver à la fin, s'il n'a nul égard à l'intérêt des pensées, à la profondeur des sentiments, à tout ce qui demande un certain temps & une certaine respiration pour être compris & pour être goûté, l'auditeur éprouve un véritable malaise. Il lui semble qu'on le prend à la gorge ou qu'on le pousse par les épaules, alors qu'il lui serait si agréable d'insister un peu sur une situation, d'avoir au moins le loisir de s'en rendre compte. Souhaits superflus ! L'inexorable mécanisme est monté à une certaine vitesse, & le courant vous emporte sans vous permettre ni une halte ni même la prolongation d'un regard.

Lorsque, dans la vie réelle, nous nous trouvons sous le coup d'une émotion profondément ressentie, il arrive, comme on le dit très-bien, que nous accentuons plus fortement nos paroles. Grammaticalement parlant, nous insistons d'une manière plus marquée sur la prononciation des consonnes, & cette insistence donne beaucoup plus d'éclat & de sonorité à la voyelle elle-même. Nous prononçons, pour ainsi dire, deux consonnes au lieu d'une. Cet effort naturel de la voix pour se prêter aux intentions de notre esprit donne beaucoup de relief & de physionomie à la parole. Le malheur est, ici comme partout, que cet effet, si nous n'y prenons garde, tend à dégénérer rapidement en manie. Il est certaines consonnes qui se prêtent avec plus de complaisance que les autres, à ce redoublement de l'articulation. Nous avons besoin de nous défendre par beaucoup d'attention contre cette tendance qui nous dominerait & donnerait dès lors, à tout notre discours, un caractère

d'emphase et d'affectation. C'est ainsi que certaines personnes, lorsqu'elles lisent ou déclament, se laissent aller à faire vibrer les *r* de façon à produire comme une espèce de roulement continu. Au lieu de donner à leur parole un accent plus ferme & plus varié, elles la rendent ainsi, tout à la fois, monotone et prétentieuse.

J'attache une grande importance, ma chère cousine, aux réflexions que je vous ai adressées aujourd'hui. L'art de lire à haute voix constitue, au plus haut degré, un talent de famille en même temps qu'une des joies les plus goûtées et les plus aisément disponibles du foyer domestique. Je vous recommande d'autant plus de faire quelque chose pour mettre mes conseils à exécution, que ces bonnes traditions vont en se perdant de plus en plus parmi nous. Aujourd'hui, lorsqu'un père & une mère éprouvent le désir de faire entendre au petit cercle qui se groupe autour d'eux quelques pages remarquables et dignes de devenir un sujet d'entretien pour la famille, ils en sont réduits le plus souvent à faire cette lecture eux-mêmes. Ils ne trouvent pas parmi les jeunes filles qui les environnent une personne de bonne volonté qui prenne l'ouvrage & leur épargne la peine de lire, en leur procurant le plaisir d'écouter. Il y a là quelque chose de regrettable, & s'il faut tout dire, d'inconvenant. Nos conversations habituelles ne sont pas si relevées, qu'elles n'aient à gagner de voir introduire, comme un interlocuteur de plus, quelque écrivain qui donne à l'entretien un ton plus digne, une intention plus haute, une impulsion plus en rapport avec les pensées & les sentiments qui doivent occuper notre cœur & notre esprit.

ANTONIN RONDELET.

## LE MARIAGE DE THÈCLE

(SUITE)

### VI

DANS l'étroit salon d'un étroit appartement parisien, rue de Lille, deux femmes travaillaient aux dernières lueurs du jour ; la plus âgée faisait la plus humble des besognes, elle raccommodait des bas ; la plus jeune, sa fille, brodait et festonnait une élégante taie d'oreiller, qui, évidemment, n'était pas destinée à supporter sa tête. Rien de plus soigné, de plus ordonné, mais de plus modeste en même temps que ce petit salon, ni que la toilette des deux paisibles ouvrières. On n'aurait pas trouvé un grain de poussière sur la table & les vieilles chaises de noyer ; la petite glace était pure et bril-

lante, la pendule de marbre noir, deux flambeaux de cuivre & deux petites coupes pleines de violette, étaient placés avec symétrie ; les rideaux de perse rose tombaient avec grâce ; le parquet n'avait pas une tache ; le bonnet de la vieille dame, les cheveux bruns de sa fille, leurs robes foncées, tout était net, correct & agréable aux yeux, comme le serait un de ces intérieurs hollandais, de Mieris ou de Terburg, plus doux à regarder que les splendeurs de Véronèse. La dame, dans un temps déjà lointain, avait dû être belle ; sa fille n'était qu'agréable ; on la remarquait parce que ses cheveux, très-noirs, contrastaient avec son teint blanc & avec ses yeux bleus, doux et intelligents sous leurs cils foncés. Sa taille était mince,



sa marche & son geste timides et modestes, & les habitudes du monde, l'air des salons n'avaient pas raffiné sa grâce naturelle. Sa mère la regardait avec tendresse, pendant que, les yeux baissés, le col penché, elle guidait son aiguille, qui traçait une branche de lilas; le soleil couchant jetait des paillettes d'or sur ses cheveux tressés & colorait de rose ses joues un peu trop pâles, comme le sont les pétales d'une fleur privée d'air; après l'avoir longtemps regardée, sa mère lui dit :

« Camille, crois-tu qu'Alexis vienne ce soir ? »

— Je le pense, maman. Ce sera une visite d'adieu.

— Ah! oui, ce voyage à Fontainebleau.

— Un séjour plutôt, dit Camille avec une certaine tristesse; il s'en va pour tout l'été.

— Eh bien, ma fille, voilà ce que je ne conçois pas, qu'il soit nécessaire qu'Alexis s'éloigne pendant six mois, quitte son atelier, ses habitudes, ses travaux, pour aller dessiner à Fontainebleau.

— Mais, maman, il peint le paysage, il faut bien qu'il voie autre chose que les rues & les jardins de Paris, & on dit qu'à Fontainebleau il y a de si beaux arbres! & des rochers comme on n'en voit nulle part.

— A la bonne heure; mais, vois-tu, ce que je crains pour ce pauvre garçon, si bon jusqu'ici, c'est la vie d'auberge, la société des artistes, gens qui n'ont ni foi ni loi... Alexis a une belle âme, & si on venait à me le perdre, j'en serais désolée comme s'il s'agissait de mon propre enfant.

Le visage sérieux de Camille devint plus sérieux encore. Elle ne savait pas très-bien comment Alexis pourrait se perdre, ni quelle influence néfaste exerceraient sur lui la vie débraillée des auberges & la camaraderie des rapins, mais la seule pensée qu'il ne serait plus l'Alexis qu'elle connaissait depuis son enfance suffisait à la troubler. Elle garda le silence; le jour tombait, & la lune qu'il se levait à la même heure, au-dessus des sapins du parc d'Herzey, montra son blanc visage entre deux hautes cheminées. Camille alluma une petite lampe, prépara le fauteuil de sa mère, & elle allait reprendre son aiguille, lorsqu'on sonna doucement à la porte. Elle y alla doucement aussi, modérant peut-être l'élan impétueux de son cœur :

« Bonsoir Camille.

— Bonsoir, Alexis.

— Ma tante est là ?

— Oui, entrez donc !

Le jeune homme entra, embrassa familièrement la vieille dame & s'assit près d'elle.

— Eh bien, mon ami, lui dit-elle, comment vas-tu ? Tu n'as pas de migraine ?

— Non, grâce au ciel; j'ai bien travaillé aujourd'hui : j'ai verni mon petit tableau...

— L'Écluse ? demanda Camille.

— Oui, l'Écluse; et qui plus est, je l'ai vendu.

— Il était si joli !

— Eh! eh! je vois bien ce qui lui manque : l'eau n'est pas assez fluide, le feuillage n'est pas

toujours bien rendu, il y a dans le coin un vieux saule que j'ai bien étudié pourtant, & qui n'est pas venu comme je le voyais; enfin! le vieux Lévy a trouvé ma toile bonne à prendre, & il me l'a payée.

— Et il t'en achètera d'autres ? demanda la mère de Camille.

— Peut-être, tante; mais je ferai de mon mieux pour échapper à ses griffes & voler de mes propres ailes. Si j'ai un succès au Salon, tout ira bien.

Il regarda Camille; elle rougit un peu, & pour faire bonne contenance, elle fit à son tour une question :

« Quel sujet pour le Salon ? »

— Je ne sais pas, je cherche, & c'est pour trouver que je vais voyager un peu.

— Tu pars donc ?

— Oui, tante, je vais à Fontainebleau, plus loin peut-être; tout l'hiver, j'ai économisé pour ce voyage, qui m'est nécessaire. Les artistes qui font de grandes machines, des figures, des Agamemnon, des Thésée, des Charlemagne vont à Rome. Nous qui nous livrons aux plats d'épinards, nous avons besoin de vivre en plein air, de nous donner des indigestions de campagne et de verdure; nous disons, avec ce brave Racine :

Oh ! que ne suis-je assis à l'ombre des forêts !...

Que ne puis-je....

Le jeune homme n'acheva pas sa citation; il rêvait, il pensait, & le goût de l'art, le goût de la nature animaient son visage. On voyait que si sa main n'était pas encore assez habile pour tout exprimer, son esprit pouvait tout comprendre. Sa bonne tante, madame Lamblin, livrée tout entière aux nécessités de la vie, n'entendait rien à ces aspirations; pour elle, la peinture était un état qu'il fallait faire avec conscience, en en tirant un tribut légitime. Camille voyait plus loin, & il lui semblait naturel que son cousin quittât Paris, l'atelier & la mansarde, pour ces champs & ces bois que déjà il représentait si bien sur la toile. Peut-être souffrait-elle de ces projets d'absence, de ces vides qui se creusaient entre elle & son ami d'enfance, mais elle ne disait rien, & elle demeurait humble & tranquille, cachant comme une faute les élans de son âme, & n'exprimant même pas sa sympathie qui aurait pu devenir un obstacle devant les pas d'Alexis.

La conversation reprit son cours paisible. Madame Lamblin s'informa si le linge & les habits de l'artiste étaient en bon état. Elle lui donna deux paires de chaussettes de fil, tricotées à son intention, & lorsqu'il se leva pour prendre congé, elle lui dit avec beaucoup de douceur :

« Tu nous écriras ? »

— Oui, tante.

— Et tu n'oublieras pas le bon Dieu ? Il y a une église à Fontainebleau ?

— Oui, oui, soyez tranquille. Adieu, ma bonne tante, adieu, chère Camille, adieu jusqu'à l'automne.



Il sortit vivement, Camille reprit sa broderie, & avec l'activité machinale de l'ouvrière qui ne peut pas perdre un instant, elle piqua l'aiguille, tout en laissant aller sa pensée sur les traces de celui qui venait de la quitter. La mère rêvait plus doucement; elle se disait :

« Quand Alexis sera un peu plus connu, & que son état lui rapportera de quoi vivre & nourrir une famille, il épousera Camille; ils seront heureux, ils s'entendront si bien... »

Un souvenir lui revint tout à coup, & elle dit à Camille :

« As-tu remarqué qu'Alexis était en toilette? Il avait une cravate blanche & son habit.

— Il s'était habillé peut-être pour aller vendre son tableau, ou bien il allait faire une visite à son maître, M. Braccasat...

— Tu as raison, c'est cela même; Alexis fait très-bien de ne pas négliger son protecteur.

En quittant la maison de la rue de Lille, Alexis Lamblin ne remonta point vers la rue de Vaugirard, où il demeurait. Il prit, d'un pas rapide, la rue du Bac, descendit le quai, traversa la Seine & s'en alla au loin, jusques à la hauteur de la Madeleine; il entra dans une belle maison de la rue Royale, monta au premier, sonna à une porte élégante & dit au valet de chambre :

« Madame de Sénonges ?

— Oui, monsieur, madame est chez elle.

On lui fit traverser deux grandes pièces, éclairées mais désertes, & on l'introduisit dans un troisième salon, éblouissant de lumière et rempli de monde. Au fond, sur un canapé de damas cerise, belle de toilette & d'animation, trônait madame de Sénonges. Le jeune homme la salua timidement; pour traverser ce court espace, pour affronter ces regards, Alexis avait dû déployer plus d'énergie qu'il ne lui en aurait fallu pour monter à l'assaut, mais il fut récompensé par un charmant accueil :

— Vous vous êtes donc souvenu de mes petites soirées? Je vous en sais bien gré, monsieur; vous m'avez un peu négligée.

— Je travaillais, madame, dit-il d'une voix étranglée par l'émotion.

— Ah! pour le Salon?

— Non, madame, je cherche...

— Une inspiration? Ah! si vous voyiez nos Vosges!

Un autre visiteur s'approchait; Alexis céda la place & se mêla à un groupe de jeunes gens qui discutaient, plus haut peut-être que ne l'aurait voulu la politesse, sur des sujets d'art. Le salon de madame de Sénonges était un terrain où l'éclectisme régnait en maître; elle y attirait ceux qui l'amusaient, beaucoup de peintres (elle aimait les arts), quelques gens de lettres (elle les trouvait un peu préoccupés d'eux-mêmes & de leurs œuvres), quelques gentilshommes, quelques dames âgées qui avaient encore de l'amabilité & n'avaient plus de prétentions, tels étaient les éléments qui se groupaient le soir autour de madame de Sénon-

ges; elle offrait à ses amis une hospitalité gracieuse, un bon feu, des fleurs, des livres & des objets d'art éparpillés sur toutes les tables, un thé exquis & une conversation souvent agréable, parce que les causeurs se rencontraient dans le même monde & avaient entre eux sympathie de goûts et d'idées. M. d'Herzey avait fait dans le salon de sa sœur une courte apparition; il avait éprouvé quelque surprise en y trouvant si peu de blasons & tant de palettes, mais sa confiance ne s'en était pas obscurcie, & en laissant Thècle auprès de madame de Sénonges, il s'était dit : « Elle verra le monde par un des côtés; c'est un caprice d'Amélie! » Et il était reparti.

Alexis Lamblin avait été présenté à madame de Sénonges par un sculpteur qu'elle comptait au nombre de ses vieux amis. Elle avait reçu le jeune homme avec bonté, & de temps en temps, il revenait chez elle. Quoiqu'il fût embarrassé dans ce monde brillant, en présence de cette femme élégante, déliée & rieuse, il se plaisait cependant au milieu de cette atmosphère opulente, de ces raffinements de la vie; oh! que le passé était vite oublié alors! quel nuage s'étendait sur la pauvre maison paternelle, sur la maison de la tante Lamblin, qui avait remplacé près de lui sa mère; sur les années de gêne, de privations, d'études laborieuses, sur les premiers succès même, qui avaient fait briller d'une joie si pure les yeux de Camille... Comme il oubliait l'étroit foyer, le bonheur caché, les espérances d'avenir, & comme il semblait qu'il n'eût jamais vécu ailleurs que dans l'air chaud et parfumé de ce salon, près de ces fleurs de serre, & épiant, avec des battements de cœur, le passage d'une jeune fille blonde, qui allait de l'un à l'autre en offrant, avec une grâce nonchalante, du thé dans une tasse du Japon, & de la crème dans une bûche de vermeil.

Plus que jamais il éprouvait cette sensation; il semblait que l'air natal circulât dans ses veines, pendant que, l'oreille distraite, il écoutait la conversation de ses amis, & que, le regard ébloui, il cherchait, à travers les groupes, à travers la noire silhouette des hommes & les robes de satin des femmes, la figure délicate de Thècle, allant & venant avec une souplesse charmante. Elle vint enfin vers lui; il reçut de cette belle main le thé — non, le Népenthès qui fait qu'on oublie, — & en ce moment plus que jamais, l'image de Camille, penchée sur son ouvrage, sans ornements & sans éclat, s'envolait bien loin de sa mémoire.

On fit de la musique; Thècle chanta, d'une voix jeune & agréable, un air italien; le jeune peintre l'écoutait avec recueillement, comme il eût écouté une mélodie céleste. Thècle remarqua-t-elle, en ce moment, cet admirateur silencieux? distinguait-elle dans la foule, l'honnête & fier visage qui pâlisait à sa vue & au son de sa voix? Contente de son premier succès, enivrée par cet orgueil que certaines âmes respirent dans le monde, elle n'attachait pas une attention particulière à ce jeune



homme qui la regardait à distance, sans oser lui parler; seulement, son nom se grava dans un coin de sa pensée, ce souvenir se lia à celui d'une des plus délicieuses soirées qu'elle eût passées de sa vie.

Tout finit, & la soirée aussi. Alexis salua discrètement et se retira; quelques intimes étaient demeurés auprès de madame de Sénonges, & l'un d'eux, le sculpteur, dit.

« Il y a de l'avenir dans la caboche de ce grand garçon-là. Il n'est pas encore lancé, mais ça viendra. »

— Il peint le paysage? demanda madame de Sénonges.

— Oui, rien d'oriental, rien de biblique, ce n'est pas Decamps, ce n'est pas Marilhat, ni Bracassat son maître, ce n'est pas Corot, c'est quelque chose de plus individuel & de moins idéal: il peint ce qu'il voit & comme il le voit.

— Vous le nommez, ce monsieur? demanda un des vieux habitués du Salon.

— Alexis Lamblin tout bonnement, monsieur le vicomte; fils d'un petit employé & fils de ses œuvres.

— Très-bien! à merveille! dit le vicomte. Il me plaît, ce jeune homme-là, il a l'air comme il faut.

Celui sur lequel on prophétisait, regagnait rapidement la rue de Vaugirard & son petit appartement situé sous les toits. Il ne se sentait pas le besoin du sommeil, & pendant une partie de la nuit, il se promena dans son atelier, en chantant à demi-voix la romance de Thècle. De temps en temps, il s'arrêtait & se frappait le front.

« Quelle folie! à quoi cela peut-il me mener? Quelle folie! »

Pendant qu'il arpentait ainsi dans une espèce de fièvre cette chambre où il avait passé tant de bonnes heures, ses regards se portèrent, au milieu des toiles et des plâtres suspendus aux murs, sur un portrait, une de ses premières œuvres, qui représentait Camille avec sa robe blanche, sa robe de première communion. Il regarda fixement cette image pleine de paix & d'innocence, & se dit tout haut :

« Pauvre Camille! ah! si elle ressemblait à mademoiselle d'Herzey!

## VII

Les femmes de cinquante ans, qui n'ont pas mis leur cœur dans les tendres affections de la famille, ou qui ne l'ont pas élevé vers Dieu seul ont, en général, un défaut, une faiblesse: elles aiment les confidences, elles les provoquent volontiers, & le spectacle des agitations de la jeunesse les intéresse, si elles sont restées bonnes; les divertit, si l'âge leur a donné de l'amertume & de l'aigreur. Madame de Sénonges était fidèle à ce goût d'automne qui s'accordait si bien avec la tournure roma-

nesque de son esprit, & elle n'eut pas peine à discerner dans l'âme d'Alexis ce sentiment dont il aurait voulu faire un secret à la terre entière. Elle le regut un soir, avant l'heure habituelle où son monde arrivait.

« Je vous croyais à Fontainebleau, cher monsieur! lui dit-elle avec un peu de surprise. »

— Je suis revenu pour un jour seulement, madame, & j'ai tenté la fortune en venant frapper à votre porte.

— Demain, vous ne m'auriez plus trouvée, je pars, je vais aux Lauriers rejoindre mon frère & ma nièce. »

Il rougit & un œil vif remarqua son embarras.

« Mademoiselle d'Herzey, dit-il enfin, passe toute l'année à la campagne? »

— Eh oui, à mon grand déplaisir. Mon frère me l'a confiée ce printemps, mais je n'ose pas espérer même faveur l'an prochain.

— Ils vivent seuls?

— Tout à fait seuls; M. d'Herzey est tout absorbé par ses études, & la chère petite Thècle a une assez triste vie.

— Elle se mariera, madame!

— Eh! bon Dieu, avec qui?

— Il me semble, madame, que les maris ne doivent pas manquer à une personne si... »

Il n'acheva point.

« Oui, des hoberaux incapables de la comprendre, des agriculteurs, des chasseurs, des buveurs... Vrai, elle vaut mieux que cela... je voudrais la voir mariée à un homme de mérite, ne fût-il pas même baron, & à un homme dont elle serait aimée... »

— Si aimer suffisait! dit Alexis à voix basse. »

Madame de Sénonges n'eut pas le temps de répondre; on annonçait une nouvelle visite: Alexis, troublé à l'excès, se leva bientôt; elle lui fit un adieu gracieux, en disant :

« Et si vous désirez voir une belle nature, venez donc dans nos Vosges; car les Français ne connaissent pas bien la France, ajouta-t-elle en se tournant vers son interlocuteur. »

Alexis, qui n'était revenu à Paris que dans l'espoir d'entrevoir mademoiselle d'Herzey, s'en alla à la fois triste & ravi. « Il faut travailler, il faut travailler, il faut arriver, se dit-il. »

Le soir, en se déshabillant, madame de Sénonges songeait : « Il l'aime... & elle? Si elle l'aimait, quel joli roman!... mais que dirait mon frère?... »

Ce frère, auquel elle pensait peu, arrangeait aussi des projets pour l'avenir de sa fille; l'âge de bronze ni l'âge de pierre ne parvenaient pas à le distraire de ce tendre soin paternel. Il avait attendu, il voulait que Thècle fût dans la plénitude de ses forces & de ses facultés, avant que de lui ouvrir une nouvelle destinée; le moment était sonné, & il lui semblait que ses plans, mûris depuis longtemps, allaient avoir une heureuse issue. Il dit à sa fille en souriant :



« Dimanche, nous avons un grand dîner, petite, tous nos voisins, & puis d'autres amis encore.

— Qui donc, papa ?

— Des gens que tu ne connais pas, mais tu feras connaissance. J'ai averti Joseph, afin qu'elle nous fasse un joli menu, & toi, je te prévient aussi, pour que tu te mettes sous les armes.

— Ma tante, dit Thècle le même soir à madame de Sénonges, qu'est-ce que cela veut dire ?

— Tu ne le devines pas ?

— Je pense que si, mais papa fait si peu d'attention à moi & aux affaires de la terre, que j'ai peine à me figurer...

— Qu'il veuille te marier ? Tu te trompes : je suis sûre qu'il y pense, & ce, depuis longtemps ; c'est une chose conclue dans sa tête.

— Et avec qui, mon Dieu !

Madame de Sénonges rêva un instant & reprit : « Avec le fils de son vieil ami, d'Henry de Mongré... Voyons... calculons : il doit avoir trente ans ou à peu près : l'âge et la position sont d'accord, & le cœur, tu le sais, on ne le consulte guère.

— Mais, ma tante, je veux me marier selon mon cœur... Je ne veux pas d'un mariage arrangé à l'avance... Nos grands-mères se mariaient ainsi, mais tout n'est-il pas changé.

— En apparence, mais non en réalité : les parents appellent les anciens usages de la sagesse & de la prudence ; ils pensent que les jeunes filles n'ont pas ce qu'il faut pour faire un bon choix.

— Elles y sont intéressées pourtant !

Le dîner eut lieu, beau, gai, nombreux, & au milieu des voisins & des amis bien connus, Thècle eut bientôt discerné deux figures étrangères : un homme de cinquante ans & son fils de vingt-huit à peine. Le père paraissait un homme de sens & d'autorité ; le fils avait une humeur enjouée & facile, & après avoir ri & fait rire, il causa sérieusement & montra des connaissances solides — en agronomie. Thècle examina, écouta & devint de plus en plus grave ; pendant que les hommes fumaient au jardin, elle se rapprocha de sa tante & lui dit vivement :

« Il ne me plaît pas ! c'est un paysan.

— Refuse alors, ma petite chère, aie du courage ; j'en ai eu, moi, dans une circonstance semblable. »

Thècle n'avait pas besoin d'être encouragée à une résistance que les romans lui prêchaient assez ; jusqu'alors, dans son heureuse & calme vie, elle n'avait pas eu occasion de se comparer à ces tristes héroïnes qui aiment toujours ce qu'elles ne devraient pas aimer, & qui semblent avoir pour premier devoir & vertu favorite, la rébellion & la résistance. Peu à peu, dans le secret de ses pensées, grâce à ce discours incessant que l'esprit se tient à lui-même, elle se monta à un diapason suffisant, & lorsque son père, avec une bonté délicate & affectueuse, lui fit part de la demande de Fernand de Mongré, elle demeura aussi ferme dans son refus qu'il fut tendre dans son insistance :

« Ma chère petite, dit-il enfin, je ne suis pas un père de mélodrame ni de roman ; je ne te traînerai pas de force devant l'écharpe du maire ni l'étole du curé, mais je te dis en ami (& tu n'en as pas de meilleur) que tu te trompes. Ta pauvre mère, si elle vivait, croirait assurer ton bonheur en t'unissant à un galant homme, bon chrétien, bien né, riche, ce qui ne gâte rien, & dont le caractère, chose si essentielle en ménage, est parfait ; que diable lui reproches-tu ?

— Il ne me plaît pas, je ne l'aimerai jamais !

— Tu sais cela d'avance ? & pourquoi ?

— Il a l'air paysan, ce que je ne puis pas souffrir.

— Parce qu'il a parlé d'agriculture ? C'est une belle science ; ne fais donc pas la dédaigneuse & la sucrée.

— Mon père, j'ai de l'antipathie pour la campagne, pour les campagnards...

— Bien obligé.

— Pardon ! vous savez bien que cela ne vous atteint pas... Je veux dire seulement que je ne vivrai pas à la campagne, & comme les champs, le bétail, les vignes sont la seule occupation de monsieur de Mongré, je ne l'épouserai pas.

— Tu es décidée ?

— Oui, tout à fait décidée.

— Tu renverses des plans conçus depuis ta naissance.

— Mais, père, c'est moi que cela regarde enfin, c'est moi qui dois choisir...

— Ce sont les nouvelles théories ; je commence à croire que les anciennes étaient préférables. Mais je te l'ai dit, je ne te contraindrai pas. Tu as tort, voilà tout. »

Thècle baissa la tête d'un air peu contrit ; son père alla rédiger sa lettre de refus à son ami, & elle reprit la lecture d'un volume de nouvelles de madame Reybaud. Elle y revint en action, & de la manière la plus dramatique, ce qu'elle venait de faire, & se félicita avec Laure & Térésita de sa fermeté invincible. Sa tante y applaudit & lui dit :

« Tu as bien fait de congédier ce lourdaud ; il en viendra d'autres, tu verras ! un autre que tu pourras aimer... Vraiment, ton père, qui a tant aimé ta charmante mère, oublie, au milieu de ses pierres d'avant le déluge, la condition indispensable au mariage... & pourtant, lui aussi, eut des obstacles à surmonter : il n'y avait pas égalité de fortune entre sa femme & lui. Mon père faisait des objections, mon frère résistait doucement, & il l'a emporté à la fin... mais ces belles époques de sentiment & de tendresse s'oublient... on se glace avec l'âge...

— Ah ! ma tante, vous vous souvenez bien de votre jeunesse, & vous comprenez ce que j'éprouve...

— Oui, petite chère, je le comprendrai toujours ; mon cœur ne vieillira pas.

MATHILDE BOURDON.

(La suite au prochain numéro.)



M<sup>me</sup> M. M., à H. — Nous essaierons de vous satisfaire en tous les points; mais, si humble que soit notre propre jugement sur nous-même, nous nous hasarderions à vous promettre que le Journal sera toujours *instructif et intéressant* plutôt que de vous promettre vos... ce mot nous rendra idiote ou sainte — inclinons toutefois du côté de la sainteté, et écrivons, avec toute la douceur possible... vos initiales.

M<sup>lle</sup> C. M., à P. — Après avoir reçu la tapisserie colorée du mois de février, ne disiez-vous pas avec nous que le problème du *relief* donné aux grands modèles de tapisserie est à peu près résolu? Mais si nous pouvons réussir dans les nouveaux essais tentés en ce moment, vous en verrez bien d'autres... *reliefs*, et comme épaisseur et comme éclat des couleurs. Nous oserons presque, alors, nous flatter d'avoir réalisé votre idéal.

M<sup>me</sup> L. G., à C. (Haute-Loire). — Vous aurez pu faire votre choix dans tous les alphabets que nous avons publiés, peut-être même le hasard vous fera-t-il rencontrer les chiffres que vous désirez. — *La Politesse et le savoir-vivre* de M<sup>me</sup> Bourdon, chez Putois-Cretté, 19, rue de l'Abbaye.

Pensant à mon Journal. — Nous vous engageons à choisir la toilette grise et bleue de la gravure du 1<sup>er</sup> novembre; celle de fillette de la gravure du 1<sup>er</sup> décembre ou celle de fillette de la gravure d'enfants; la première peut être faite couleur sur couleur; les deux autres toilettes seront aussi bien pour jeune fille que pour fillette. Pour avoir les patrons, il faut nous en faire la demande accompagnée de 1 fr. 50 c. par patron. Ainsi, pour la toilette grise et bleue, il faudrait nous envoyer 1 fr. 50 c. si vous ne voulez que la tunique, ou 3 fr. si vous désirez que nous ajoutons le jupon.

N<sup>o</sup> 293, une Abonnée de Madrid. — Qui oublie de nous donner son nom et son adresse, ne songeant pas qu'elle n'est pas seule répondant à cette désignation d'abonnée de Madrid. Impossible donc de faire droit à sa demande.

Mignon rêvant au ciel. — Nous avons pris note de votre demande, mais nous ignorons quand son tour arrivera. Ne pourriez-vous utiliser l'un des dessins que vous possédez, sur le patron du siège que vous voulez faire?

Une jeune fille qui vous aime. — Nous sommes vivement touchée de cette aimable sympathie. — Oui pour le châle.

L. de N. — 1<sup>o</sup> La poudre *serico-sapo* coûte depuis 0,75 c. jusqu'à 5 fr. la boîte. — L'extrait de Cologne 1 fr. 50 le flacon, chez M<sup>me</sup> veuve Lecomte, 31, rue du 4 Septembre. — 2<sup>o</sup> Vous pouvez certainement pour ce prix avoir une bonne machine Wheeler et Wilson, chez M. Séeling, 70, boulevard Sébastopol. — 3<sup>o</sup> Il faut pour ce renseignement vous adresser au curé de votre paroisse. — 4<sup>o</sup> écrire à la librairie Lethielleux, 84, rue Bonaparte, qui vous enverra le catalogue. — 5<sup>o</sup> Je préférerais le reps bleu, mais les trois sont également reçus, c'est à votre goût. Pour toutes les questions de prix et de temps vous adresser directement au tapissier, M. Hauptart, boulevard Bonne-Nouvelle, et lui indiquer exactement la forme et la dimension, suivant lesquelles les prix sont très-variables. — On peut employer la percale comme transparent; mais

il ne faut pas se faire illusion, elle ne joue pas le taffetas. — Cela ne dépend pas de nous, mais du consentement des auteurs. — Merci de vos vœux sympathiques, nous espérons mériter de plus en plus cette tout affectueuse réception.

M<sup>me</sup> C. L., à L. — Nous nous sommes toujours fait et nous ferons toujours une loi de ne reculer devant aucun effort pour donner une *satisfaction individuelle* à l'une de nos abonnées, alors que cela n'est pas au détriment du plus grand nombre. Mais nous n'avons jamais rien dit, ou du moins cru rien dire, qui constituât à chacune de nos abonnées le *droit* de nous imposer telle ou telle annexe à son choix. — Oui, certes, vous aurez des modèles différents de ces broderies, mais il faudra vous-même les adapter au patron que nous ne pourrions sans doute renouveler cette année.

M<sup>me</sup> E. L., à T. — Veuillez consulter nos alphabets, et si vous n'y trouvez rien qui vous plaise, lire les mille et une réponses qui agrémentent notre correspondance à ce sujet; peut-être, après cette intéressante lecture, sentirez-vous la patience vous manquer et prendrez-vous le parti de vous adresser directement à notre dessinateur M. Rouyer, 97, boulevard de Sébastopol.

M<sup>me</sup> M. P., Châtillon. — Il nous serait difficile de vous adresser une autre réponse, que le conseil de choisir dans les nombreux alphabets publiés; peut-être même ces deux lettres réunies se trouvent-elles dans quelque cahier.

C. M., Angoulême. — Nous en avons publié beaucoup qui, faites en fil très-fin, pourraient être utilisées pour ce travail; nous en avons d'autres encore sur le métier, parmi lesquelles nous espérons que vous trouverez ce que vous désirez.

A une jeune fille qui aime beaucoup la France. Merci mille fois de votre affectueuse sympathie. Voici les titres de quelques ouvrages de M<sup>me</sup> Bourdon : *La Vie réelle, la Charité, Une Parente pauvre, Nouvelles variées*, chez M. Bray, 82, rue Bonaparte; *Mademoiselle de Newville, les Belles Années, Anne-Marie, chez Lethielleux*, rue Cassette, 23; *Catherine Hervey, la Ferme aux Ifs, l'Adoption, Une Faute d'orthographe, la Journée de la jeune fille*, chez Allard, 13, rue de l'Abbaye. Dans la bibliothèque étrangère, nous vous signalerons les œuvres de Mistress Gaskell, *les Nouvelles andalouses*, de Caballero; *l'Oiseau du Bon Dieu*, de Lady Fullerton; *les Contes de Noël et David Copperfield*, de Ch. Dickens.

38. — S. V. — Je crois pouvoir vous affirmer que la *Favorite des Dames*, de M. Charles Raymond, répondra à tous vos désirs. Son mécanisme est simple, facile à comprendre; elle marche à la main; et pour une jeune fille, c'est un cadeau utile et qui ne peut que lui être très-agréable. L'agent de M. Charles-Raymond est, à Paris, M. Seeling, 70, boulevard de Sébastopol; lui écrire directement. La machine est expédiée franco et garantie deux ans. Le prix est de 64 fr., y compris 5 aiguilles, 1 guide droit, 1 étai pour fixer la machine à une table quelconque, 1 tourne-vis, 1 pincette pour changer l'aiguille, 1 pinceau pour épousseter, 1 ourleur à l'envers et 1 livre d'instruction illustré. La véritable machine Raymond porte, sur une petite plaque en acier, le nom de son inventeur.



*Une abonnée de douze ans.* — Ce travail, fort utile, en effet, tiendrait trop de place aux réponses; nous le donnerons un jour sur l'un des cahiers, mais nous ignorons à quelle époque; vous pouvez toujours patienter et vous créer une occupation utile, peu fatigante pour les yeux, en recherchant, dans le cahier de décembre 1870 ou avril 1871, le bas d'enfant à deux aiguilles.

*Une receveuse des Postes.* — Le prix du modèle de tapisserie représentant les ibis est de 1 fr.

*M. G., à L.* — En acceptant avec reconnaissance l'aimable témoignage de votre sympathie, permettez-nous, madame, de vous faire observer que malgré la réduction forcée apportée aux dessins de broderie, vous avez reçu en juillet une planche destinée à combler les vides, et à répondre aux désirs des rares brodeuses que l'on rencontre aujourd'hui. Comme vous, nous déplorons que la génération actuelle n'ait pas appris à cultiver cet art, mais nous devons nous soumettre, et multiplier les modèles des ouvrages variés plus recherchés en ce moment. Nous avons soin cependant que les brodeuses puissent encore faire une ample récolte dans nos cahiers.

*K. G. X.* — Aux jeunes filles, nos modèles sont donnés en nombre suffisant pour qu'elles puissent faire leur choix. — Pour la personne plus âgée, les cheveux relevés devant en bandeaux doubles; derrière, lissés sur un crêpe formant chignon; porter, s'il est nécessaire, une coiffure en dentelle.

*M. M., Vosges.* — Bien peu de nos lectrices apprécieraient ce travail, qu'elles considéreraient comme une œuvre gigantesque. Nous publierons des jours en tricot, de dessins variés, que certainement une Vosgienne regardera comme un jeu d'adapter à cet usage.

*A. G. Deux-Sèvres.* — Nous n'avons eu garde d'y manquer, et vous voilà, j'espère, servie à souhait; seulement, une abonnée aussi fidèle ne doit pas s'étonner si nous demandons d'attendre avec patience un chiffre désiré.

*L. T., à D., Haute-Marne.* — Merci mille fois de ce gracieux accueil fait à notre journal. — Il était impossible de vous envoyer ce dessin dans un temps si court. — Pris note.

*M. C. R., à S.-J.-de-M.* — L'année 1868 coûterait 12 francs par la poste, & 10 francs, prise à Paris.

*M<sup>lle</sup> M. H., à B.* — Nous aimerions à répondre à la bienveillante expression de votre sympathie par la promesse formelle de réaliser ce progrès, partout et toujours, mais, hélas! cela est impossible. Vous supposez bien que nos annexes ne s'improvisent pas? Il suffit de la paresse d'un ouvrier pour qu'un modèle destiné à un mois ne soit prêt que le mois suivant. L'absence de toute indication n'est-elle pas préférable à une fausse indication?

*M<sup>me</sup> C. B., à A.* — Grand merci, Madame, pour cette bonne lettre.

*M<sup>me</sup> O. C., à A.* — A vous aussi grand merci, Madame, de faire de notre Journal une de vos lectures favorites et de le recommander à tous ceux et à toutes celles qui aiment les bons livres.

*Une abonnée très-satisfaite de son Journal,* mais qui change de demeure sans l'en prévenir, d'où est résultée la perte d'un numéro! Nous lui demanderons à qui la faute?

*Une abonnée fidèle.* — En effet, le Journal a donné ce que vous demandez, non dans les premières années de son

existence, mais dès l'apparition de la *Décalcomanie*; peut-être y reviendrons-nous un jour, mais nous ne saurions vous assigner une date précise. — En attendant, vous pourriez vous adresser à M. Dupuy, 22, rue des Petits-Hôtels, à Paris. Il est l'inventeur de la *Décalcomanie*, et vous en trouverez chez lui un très-grand choix. — Je suppose qu'il vous enverra *franco* un catalogue, si vous lui en faites la demande de même. — N'est-ce pas déjà fait?

*M. B., Sardaigne.* — Votre lettre sans date nous tombe seulement aujourd'hui sous les yeux; il est probable que les deux abonnements orange sont finis tous les deux, et que vous avez pris un parti; il ne nous reste donc plus qu'à vous faire nos excuses pour notre impolitesse involontaire.

*M<sup>me</sup> C. C. G., à B.* — Le velours noir ne peut qu'être repassé au noir, mais non teint en couleur.

*G. L., à Paris.* — Nous avons publié un grand nombre de dentelles au crochet, de genres très-variés, pouvant être utilisées pour cet objet. Déjà vous avez transformé ce dessin pour fauteuil; il vous est facile, dans les nombreux motifs qu'il contient, de disposer un écran et un pliant. Pris note.

*Une abonnée de 1870.* — Le complément de l'année a cependant été expédié aussitôt que la poste a consenti à se charger des publications; nous ignorons par quelle circonstance il ne vous est pas parvenu. — La *Pêcheuse*, 75 c. ferait un joli pendant. — Ces patrons sont épuisés. — Il est difficile de le faire disparaître complètement, essayez d'humecter le velours et de passer l'envers sur une olive à chaleur douce. Si les points étaient faits légèrement et n'ont pas fait un long usage, ils disparaîtront; sinon adressez-vous à la teinturerie Marchal, 23, Faubourg Saint-Honoré.

*En pensant à l'avenir.* — M. Lethielleux, 84, rue Bonaparte.

*Chateauroux, n° 452.* — Le prix du Petit Manuel est de un franc; il contient l'explication de tous les genres de travaux; quant à la guipure Richelieu qui a paru depuis l'impression du Manuel, vous la trouverez en feuilletant les cahiers de 1872 et 1873. — En vous abonnant à l'édition verte, dont le prix est de 24 fr., vous recevrez, le 16 de chaque mois, dans votre livraison supplémentaire, la planche de patrons à découper, plus une grande planche de patrons imprimée recto et verso.

*Une fidèle abonnée, n° 152, Saint-Julien.* — Votre lettre n'était pas égarée, mais bien classée avec beaucoup d'autres, forcées, comme la vôtre, d'attendre leur tour. — Ce châle peut être porté, mais en négligé seulement. — *L'Enfant endormi*, 3 fr., chez M. Dupuy, 22, rue des Petits-Hôtels. — Le prix du Petit Manuel est de 1 fr. — Nous acceptons avec joie l'augure de cette longue fidélité.

*Près de ma sœur malade.* — Consultez vos planches et cahiers, vous y trouverez un choix abondant de ces divers objets. — Le temps et la compétence nous manquent pour donner ces renseignements.

*Une jeune fille qui pense à son trousseau.* — Suivant les pays, l'usage varie; en général, l'initiale du nom de famille du mari suivie de l'initiale de celui de la femme; mais dans quelques provinces le linge de maison et l'argenterie sont marqués aux deux initiales du mari. — En angle ou au milieu, selon le dessin du damassé. — Sans voile.



A. G., à Gènes. — Le prix des patrons découpés est de 1 fr. 50, qu'on envoie avec la demande. Prière de vouloir bien spécifier un peu mieux : est-ce genre mantelet, jaquette, dolman, collet?...

*Désirant travailler pour les pauvres.* — Nous comptons donner quelque modèle spécial, tapisserie ou appliques, dans le courant de cette année; nous ne pouvons encore préciser le genre et l'époque. Si vous ne pouvez attendre quelques mois, il faut vous adresser, pour les modèles sur papier, à la maison Sajou, 52, rue Rambuteau; vous y trouverez également les appliques. Quant aux prix, ils varieront d'après le choix que vous ferez.

M<sup>lle</sup> Z. P., à R. — La couverture de berceau, cahier de décembre, répondait parfaitement à votre demande pour le dessus d'édredon; il est d'un genre tout nouveau. — Nous ne fournissons pas de dessins autres que ceux de nos collections.

C. L. à C. — Veuillez lire la réponse, M. T., à Florence, parue dans un de nos précédents numéros.

*Une première lettre de demande.* — Votre lettre nous étant parvenue beaucoup trop tard, les renseignements demandés seraient inopportuns, aujourd'hui que le premier de l'an est déjà loin derrière nous; mais permettez-nous un conseil à l'égard des ouvrages de librairie: vous gagnerez toujours du temps à vous adresser aux libraires-éditeurs, et, si vous ignorez le nom de l'éditeur de l'ouvrage que vous désirez, à un libraire, soit de la ville la plus proche de vous, soit de Paris.

J. B. L. B. — Le patron publié sur la planche violette du 16 janvier peut parfaitement vous servir pour faire cette veste; vous aurez peu de modifications à y apporter.

M<sup>lle</sup> J. P., à Boulogne. — Vous avez écrit trop tard pour que nous répondions assez tôt; nous espérons pourtant que vous ne serez pas restée dans l'embarras, nos articles, gravures, cahiers et patrons ayant dû vous porter tous les renseignements désirables. Si cependant vous attendiez encore, nous vous engagerions à faire le chapeau en paille noire, orné de velours et ruban mélangés de dentelle et de quelques fleurs, et à choisir la confection noire, qui offre plus de ressources que le pardessus pareil à la robe. En ce moment comme vous l'avez pu voir d'après nos renseignements sur les modes, on fait beaucoup de robes sans double jupe. Les nuances bleu prune, pain brûlé, marron sont fort folies et solides; devant, des biais en long, et, sur les lés de derrière et de côté, plusieurs biais en travers dans le bas; le corsage à basque, également orné de biais; c'est l'ornement le plus solide dans les conditions que vous mentionnez.

M. A., à S. B. Haute-Garonne. — Les numéros de juillet et d'août 1869 vous seront expédiés sur votre demande. — Le prix du *Journal d'une Parisienne* est de 2 fr. 25. — La polonaise en popeline de teinte un peu plus claire.

*Espérant une réponse sur la couverture de mon Journal.* — Notre édition orange répond parfaitement à ce que vous désirez. — La planche publiée en juillet contenait des alphabets de grandeurs différentes, et les alphabets dans les cahiers ont été donnés précisément pour répondre aux innombrables demandes de chiffres, qui, chaque année, comme une avalanche, menacent de nous écraser. Il nous est matériellement impossible de publier toutes les lettres

et noms auxquels chacune croit avoir droit. Nous prenons note des demandes lorsqu'elles arrivent, et nous les faisons paraître par ordre d'inscription; mais ces chiffres, dont le nombre est si minime par rapport à celui des demandes, sont plutôt destinés à servir de modèle pour ceux que l'on veut commander à notre dessinateur, M. Rouyer, 99, boulevard de Sébastopol.

*En admirant notre beau ciel.* — Nous aurions donc un double motif pour tuer le veau gras; et cependant nous n'osons vous promettre ce modèle; il occuperait une bien grande place, et trouverait peu d'amateurs. — Pour la petite robe, prendre l'un des patrons de la planche de novembre 1872: cette grande planche, que nous vous enverrons pour 1 fr. 50, est entièrement consacrée aux babyes: il vous sera facile, après avoir choisi votre patron, de l'orner avec l'un des dessins d'entre-deux que vous recevrez chaque mois dans les cahiers.

A. M., à L. G. — Prière de lire la lettre: *Espérant une réponse sur la couverture du Journal.*

*Près des sapins.* — Merci de ce tout aimable accueil, que nous espérons bien mériter encore cette année. — Ce travail est, en effet, une grande entreprise; vous pourriez en restreindre la dimension, et vous contenter d'un dessus d'édredon, ce qui se fait même de préférence; les mesures, pour l'un comme pour l'autre, doivent être calculées sur la grandeur du lit ou de l'édredon auquel vous le destinez; le modèle de la disposition du voile de fauteuil, dont vous parlez, peut parfaitement vous servir; ou vous pouvez alterner les carrés en filet avec des carrés en toile de même grandeur.

*En souvenir de mon atelier de peinture.* — Nous sommes heureuse de vous être restée une amie fidèle dans votre solitude, et de pouvoir y apporter quelque adoucissement. — Pour nous, il n'y a pas de différence entre les deux deuils. Quant à la durée, si vous voulez notre avis, elle est beaucoup trop courte, trois mois; six mois ne nous semblent pas trop; il faut se conformer aux us et coutumes du pays que l'on habite, et surtout ne pas rester en deçà. — Cette demande n'est pas aussi simple que vous le croyez; un accident de presse, une indisposition d'un graveur et mille autres contre-temps imprévus nous obligent souvent à reculer des planches annexes destinées à un mois. — Si la première page de votre lettre nous a profondément émue, la dernière nous a bien charmée.

M<sup>me</sup> J. J. S., Sicile. — Le modèle de la grande planche de patrons du 1<sup>er</sup> octobre a donc passé inaperçu. Veuillez l'examiner de nouveau.

*Une heureuse mère.* — Envoyer cette petite pelisse à la teinturerie Marchal, rue du Faubourg-Saint-Honoré, 23.

*Saint-Denis d'Anjou.* — N'espérez pas recevoir à si bref délai; vous avez omis de nous dire si c'est brodé ou au crochet; les deux genres vous ont été envoyés en 1873, vous en recevrez encore cette année, ces modèles étant d'un usage journalier; mais nous ne pouvons préciser d'époque.

M<sup>me</sup> L. S., à C. T. — Vous recommandez « la plus grande régularité dans l'envoi des modèles, chose qui a laissé beaucoup à désirer jusqu'à présent. » Il faut que l'amour-propre nous aveugle singulièrement, car il ne nous a pas été donné de saisir la portée de cette recommandation.

M. L. A., à T. — Si vous voulez bien vous donner la peine d'examiner avant de le couper le texte du premier numéro qui vous arrivera, vous verrez que ce texte est



entièrement imprimé sur une seule et même feuille, et que, par conséquent, vous n'avez pas pu recevoir les premières pages du numéro de janvier 1873 sans recevoir aussi les pages 15, 16, 17 et 18. Ce numéro est à votre disposition, mais avec toutes ses annexes et au prix de 2 fr. 25 que, veuillez nous envoyer s'il vous convient de faire cette acquisition.

M<sup>me</sup> M. D., n° 117. — Nous n'avons pas eu connaissance de cette lettre à laquelle, alors nous aurions eu, comme nous avons aujourd'hui le déplaisir de faire une réponse peu satisfaisante. — Il ne nous est pas possible de publier ainsi un dessin spécial sur commande, répondant au désir d'une seule abonnée; tous nos modèles doivent être d'une utilité générale.

M<sup>me</sup> F. C., Loire. — Prière de lire la réponse : *En admirant notre beau ciel.*

B., à L. — Veuillez relire attentivement, avec le croquis sous les yeux, le paragraphe relatif au couvercle; vous verrez les petites marges laissées pour coller sur chacune des parties correspondantes.

J. L., à L. — Pris note, et peut-être aurez-vous l'objet avant notre réponse.

M<sup>me</sup> P. C., à S. B. — En ce genre de travail, nous n'avons pas encore pu nous procurer de modèle destiné à cet objet; si nous en découvrons, nous nous empresserons de le faire paraître. — Nous avons le regret de répéter ce que déjà nous avons dit les années précédentes: les dessinateurs ne composent guère de ces modèles; on n'en trouve que fort peu dans le commerce.

Fidèle. — Ne leur sommes-nous donc pas agréable en publiant, non pas une planche par hasard, mais presque chaque mois plusieurs modèles dans les cahiers?

M<sup>me</sup> A. L., à M., Saône-et-Loire. — Vouloir et pouvoir ne sont pas tout un; c'est à regret que nous vous prions de relire quelques-unes des réponses précédentes relatives aux initiales.

De la patrie Ligier-Richier. — Nous en acceptons l'augure avec reconnaissance. — Jusqu'à présent nous n'avons rencontré aucun recueil remplissant ce programme; le mieux est d'acheter les morceaux séparément. — Avant peu vous recevrez satisfaction à votre demande, nos dispositions étant prises pour en donner prochainement. — Merci de vos aimables souhaits.

Une abonnée discrète. — Il nous est pénible de ne pas vous promettre au moins pour cette année, mais nous sommes condamnée à la variété, afin qu'un plus grand nombre de nos lectrices puissent trouver des modèles à leur goût.

E. C., à M. — Ce joli travail est peu répandu. Nous n'avons pas eu occasion de connaître ce procédé. — L'une et l'autre jouissent d'une égale faveur, mais la guipure Richelieu est beaucoup plus expéditive.

E. de L. Morbihan. — Parmi les modifications apportées à notre Journal, vous avez pu voir que nous mettons dans nos cahiers des bois d'une dimension assez grande pour que, donnant bien le détail des ornements, ils puissent servir de modèle. Quant aux carcasses ou formes, il est inutile de donner une planche d'un aspect aussi ingrat, puisqu'il est impossible de les préparer soi-même, et on se les procure toujours à si bon marché.

M<sup>lle</sup> J. B., à A. — Vos regrets ont dû cesser en recevant le numéro de janvier, car la charmante petite capeline donnée pour baby peut être aussi bien faite pour

tous les âges; si vous voulez augmenter les proportions, prenez des aiguilles un peu plus grosses, et augmentez le nombre de mailles et de rangs.

M<sup>me</sup> O. L., Cher. — Si vous voulez bien donner un coup d'œil rétrospectif à nos annexes, vous reviendrez sur votre jugement, et reconnaîtrez que, loin d'être négligés, ces travaux sont toujours en grand nombre dans nos planches.

M. D., à T. — Nous serions vraiment trop heureuse si, en adoptant vos deux dimensions, nous réussissions à contenter toutes nos abonnées; nous doutons cependant que cela puisse satisfaire celles qui emploient des carrés de 17, 18, 20, 25, etc.

Nous varions les dimensions autant que possible et nous donnons souvent les dessins : soit formant un milieu qui peut être placé sur des carrés de différentes grandeurs, soit des dessins ayant un cadre que l'on peut rapprocher ou éloigner du motif du milieu, ou supprimer complètement : vous pouvez donc parfaitement utiliser des modèles qui ne sembleront pas vous être spécialement destinés. Nous avons publié, en 1871 ou 1872, un dessus de table à ouvrage sur canevas fin, que nous avons indiqué comme pouvant servir sur gros canevas de Chine, pour descente de lit.

M. G., Basses-Alpes. — Ce travail se fait de préférence aujourd'hui en filet ou tulle brodé; nous n'osons donc vous donner grand espoir; il vous faudrait reprendre un de nos anciens dessins.

M<sup>me</sup> M. B., Haute-Loire. — Comme vous avez pu le voir, nous introduisons cette branche dans nos planches.

Une fidèle abonnée, M. D. — Merci mille fois de ce tout aimable intérêt et de vos bienveillants avis : soyez persuadée que nous l'aurions déjà fait, si cela n'eût restreint dans un cercle trop étroit le genre des patrons; cela évincerait complètement les patrons variés de tous les objets de toilette, pour tous les âges et pour les enfants, filles et garçons, qui nous sont demandés journellement. Nous avons organisé un service qui nous permet d'offrir à nos abonnées tel patron qu'elles désirent, — patron tout découpé — sur leur demande accompagnée de la modique somme de 1 fr. 50.

C. D. Angers. — Je ne connais pas de collection d'ouvrages en tricot plus complète que celle de la maison Sajou, Cabin successeur, 52, rue Rambuteau.

L. L. Angers. — Votre seconde lettre nous a fort étonnée, l'envoi vous ayant été fait le 12 décembre; avez-vous reçu cette fois? Nous l'espérons. Vous pouvez utiliser ces effluves pour une courte-pointe piquée, pour grand lit ou lit d'enfant selon la quantité.

L'anémone. — Notre numéro de janvier vous a donné la moitié de la réponse; déjà nous avons dévoilé que le pendant du *Lever du Bébé* paraîtrait probablement en mai; aujourd'hui, nous ne pouvons encore rien dire de plus. — Nos *Revue musicale* ne donnent-elles pas ces renseignements? — Cette année, déjà, vous en avez reçu; ne croyez pas qu'un modèle orné de broderie ne puisse être fait tout uni.

M<sup>me</sup> E. P., à M. — Si ces lignes vous tombent sous les yeux, madame, elles vous diront très-imparfaitement combien nous avons été flattée de vos bienveillants encouragements.



# L'ORGUEIL

(SUITE.)

**R**ITTERS resta d'abord atterré, puis il se mit à courir à travers la ville sans savoir où il allait ; il voyait danser devant ses yeux les ombres qui lui étaient apparues aux fenêtres de madame Le Coq ; il était en proie à une irritation douloureuse qui déchirait son cœur & broyait son amour-propre.

Le lendemain, il se rendit de bonne heure chez Jane pour avoir une explication ; mais il la trouva si naturelle, si gracieuse, si confiante, que les reproches s'arrêtèrent sur ses lèvres.

« Après tout, se dit-il, je suis peut-être injuste envers cette enfant ? je me suis laissé influencer par ma mère & par ma sœur. On ne peut pas empêcher les suppositions malveillantes, ni arrêter les commérages ; cette réunion de cinq à six personnes a probablement eu lieu, hier, à l'improviste, sans que Jane ait pu me faire prévenir qu'elle passerait la soirée chez elle ; attendons avant de juger, examinons froidement ce qui se passera, & agissons en conséquence.

Jane garnissait une robe avec les fleurs offertes par Fernand, une robe de gaze verte, d'un vert pâle ; les plantes d'eau se mêlaient aux ondulations de la transparente étoffe, & les roseaux retombaient si naturellement, qu'on pouvait les croire fraîchement cueillis & encore trempés dans la rosée du matin.

« Vous aurez l'air d'une naïade, dit Ritters, ou plutôt de la fée des ondes.

— Grâce à vous, j'aurai une ravissante toilette ; vous viendrez me voir un instant, le soir, n'est-ce pas ? nous ne partons pas avant dix heures, & j'aurai soin d'être prête quelques minutes avant, pour pouvoir vous serrer la main.

— Mais j'aurai le plaisir de vous admirer toute la soirée.

— Comment cela ?

— J'irai chez madame du Tailly.

— Vous êtes invité ?

— Probablement, car je n'ai pas l'habitude de m'introduire dans un salon sans invitation.

— C'est très-extraordinaire que vous soyez invité ; la liste est close depuis trois jours. Par qui avez-vous fait faire des démarches pour obtenir cette faveur ? »

Le ton de Jane était complètement changé ; le son de sa voix, bref & aigu, annonçait une contrariété très-vive qu'elle ne cherchait même pas à dissimuler.

« Je n'ai fait aucune démarche pour obtenir une invitation que je considère comme une politesse & non comme une faveur ; un de mes camarades, reçu intimement chez madame du Tailly, a pensé que cela me ferait plaisir d'aller à ce bal, & m'a apporté ce matin cette carte. »

Et Fernand tira de son porte-billets la carte en question ; il regarda fixement Jane, qui baissa les yeux.

Il aurait fallu être aveugle pour ne pas voir qu'elle éprouvait un vif déplaisir en apprenant que son fiancé allait la suivre au bal, & Fernand Ritters, malgré sa loyale confiance, était loin d'être aveugle.

« Pourquoi donc cela vous déplaît-il que j'aille à ce bal ? dit le capitaine en attaquant militairement la question.

— Cela ne me déplaît pas, cela m'étonne simplement.

— L'étonnement se traduit de trois manières : par la surprise seule, par la satisfaction & par la contrariété ; c'est cette dernière sensation que vous éprouvez, & je désire en connaître le motif.

— Mais vous êtes incroyable ! vous me faites subir un interrogatoire ! vous interprétez mes pensées ; seriez-vous despote, par hasard ?

— Non, pas despote, croyez-le ; votre bonheur sera le but constant de mes desirs ; je me réserve seulement le droit de vous guider, & je ne saurais le faire si vous me dissimulez vos sentiments.

— Mes sentiments ! Vous parlez de sentiments à propos d'un bal, à propos de rien ; vous vous êtes levé sur le pied gauche, ce matin ; du moins, je l'espère, car si votre humeur était ainsi chaque jour, ce ne serait pas amusant !

— Ne déplaçons pas la question ; vous étiez charmante il y a cinq minutes ; vous apprenez que je vais chez madame du Tailly, & aussitôt vous changez d'aspect & vous devenez envers moi hostile, pour ne pas dire plus.

— Que pourriez-vous dire de plus ?

— Je pourrais dire un gros mot, je pourrais dire, chère enfant, que vous avez été un peu insolente ; cela vous arrive quelquefois, mais cela ne vous était pas encore arrivé avec moi, et je serais vraiment affligé que vous prissiez cette habitude. »

Toutes ces choses, vraies & sévères, étaient dites, moitié sérieusement & moitié riant, avec un bon regard franc qui aurait dû attendre Jane & lui arracher une réponse sincère ; mais Jane ne pen-



sait pas à son fiancé, elle ne pensait qu'à elle-même; elle jouait sa destinée, & elle entendait bien gagner la partie.

— Puisque vous voulez absolument savoir ce que je pense, reprit-elle, je vais vous le dire : je trouve que, notre mariage ayant été officiellement annoncé, ma position à côté de vous, dans le monde, sera embarrassante, & voilà probablement pourquoi j'ai paru, malgré moi, un peu contrariée.

— Je suis tout à fait de votre avis; avec nos mœurs françaises la situation d'une jeune fille fiancée est difficile, & dans votre intérêt, j'aurais préféré vous voir passer dans la retraite le temps d'épreuve que votre mère nous a imposé; vous ne m'avez pas demandé mon avis, mais, étant engagée dans la voie que vous avez suivie, je trouve que votre position serait plus convenable si je pouvais vous accompagner toujours dans le monde; cela couperait court à certains propos que j'ai entendus hier & qui m'ont profondément froissé, je ne vous le cache pas.

— Que vous a-t-on dit? demanda vivement Jane.

— On m'a dit que notre engagement mutuel ne paraissait pas sérieux, & qu'un certain baron de Tours vous faisait une cour assidue.

— C'est Hélène qui vous a raconté cette histoire.

— Non, ce n'est pas Hélène, c'est un officier que je ne connais pas, & qui, naturellement, ne me connaissait pas non plus.

Les beaux yeux de Jane restaient obstinément baissés : elle semblait compter les rosaces du tapis.

« Puisque nous avons entamé cette conversation que j'aurais voulu éviter, dites-moi pourquoi vous avez agi de manière à fixer les regards du public sur vous et sur M. de Tours? »

Jane haussa les épaules, & répondit en souriant :

« Mon Dieu, mon ami, c'est une chose bien naturelle; M. de Tours est riche, noble, titré même, et fort élégant; il est le point de mire de tous les regards, & moi... »

Elle hésita, mais son vaillant orgueil triompha d'un instant de timidité, d'un sentiment très passager de modestie, & elle continua :

« Et moi, je suis la plus jolie femme de Bordeaux; de sorte que les gens qui n'ont rien à faire se sont amusés à arranger notre mariage dans leur imagination; mais ce que je puis vous dire, pour vous rassurer, c'est qu'il n'a pas été sérieusement question de ce mariage.

— Je ne suis pas inquiet à cet égard, & je sais même qu'il n'en sera jamais question.

— Qui vous a donc si bien renseigné?

— M. de Tours lui-même.

— Vous lui avez parlé de cela? s'écria Jane, dont les beaux yeux étincelèrent de colère.

— Je n'ai jamais parlé à M. de Tours, & il ne m'a même pas vu. Il a dit, devant moi, sans re-

marquer ma présence, qu'il vous admirait, mais ne vous épouserait pas. »

Jane devint poupre, & Ritters s'aperçut trop tard, qu'il venait d'agir comme un écolier; mais, ainsi qu'il arrive toujours aux natures profondément honnêtes, il jouait à jeu découvert.

« Où avez-vous rencontré M. de Tours? reprit mademoiselle Le Coq, & à qui faisait-il ses confidences? »

Fernand ne se souciait pas d'avouer qu'il avait fait le guet dans la rue, & il répondit :

« Je ne veux pas vous dire où j'ai vu M. de Tours; mais je vous donne ma parole d'honneur que je l'ai entendu déclarer, de la façon la plus formelle, qu'il ne vous épouserait pas.

— A qui disait-il cela?

— A une femme dont je ne sais pas le nom.

— Mais votre conversation est une énigme indéchiffrable.

— Dieu veuille, chère enfant, que votre cœur ne ressemble pas à ma conversation, & que je puisse connaître ce qui s'y passe! je vous donnerai donc, quoi qu'il m'en coûte, l'exemple de la plus entière franchise : Hier je ne savais que faire de ma soirée : je suis allé au théâtre un instant, & j'ai entendu deux officiers parler de vous & de M. de Tours dans des termes blessants pour moi. Alors je me suis sauvé, courant comme un fou à travers les rues & les quais, & je suis arrivé à votre porte; vous ne m'aviez pas invité à venir, mais j'espérais vous trouver chez vous, vous voir, & me calmer. En approchant de votre maison, j'aperçus vos fenêtres éclairées, j'entendis le son du piano, & je vis passer deux ou trois groupes de valseurs; j'étais en costume du matin, je ne pouvais pas entrer, & d'ailleurs votre oubli de m'inviter ressemblait bien à une défense tacite de venir chez vous; j'attendis dans la rue, sur le trottoir; c'était parfaitement ridicule, j'en conviens, mais je veux vous avouer cette faiblesse; oui, j'ai fait le *chevalier de gouttière*! Je ne vous dirai pas que j'ai souffert, vous ne le comprendriez peut-être pas. Ce fut vers minuit seulement que ma faction cessa, & j'entendis alors M. de Tours, dire en sortant de chez vous ce que je vous ai répété tout à l'heure.

— Alors, reprit Jane, vous devez être parfaitement tranquille, & vous serez bien aimable de me laisser tranquille aussi. »

Un sourire sardonique errait sur ses lèvres.

« Je serai tranquille & heureux si votre attitude me prouve que vous avez de l'affection pour moi, & que le baron de Tours vous est indifférent. »

L'arrivée de madame Le Coq mit un terme à cette explication, & quand Fernand s'en alla, sa jolie fiancée lui tendit la main en implorant du regard un pardon qu'il lui accorda bien vite.

« C'est une enfant, pensait-il en retournant chez lui, une enfant gâtée, & les petites sottises qu'elle a pu dire & faire ne doivent être attribuées qu'à son enfantillage; quand elle ne sera plus sous



l'autorité illusoire de sa mère, elle deviendra raisonnable, & sera une femme charmante. »

Le soir, en entrant chez madame du Taillay, il aperçut Jane plantée à côté de la maîtresse de la maison comme un aide de camp auprès de son général ! Elle l'aidait à recevoir ses invités, & elle leur distribuait, sans parcimonie, les plus gracieux sourires. On l'encensait, & elle n'était nullement effrayée par les coups d'encensoir qu'on lui envoyait en plein visage, au risque de lui casser le nez. Quand son fiancé s'approcha d'elle, elle le toisa du haut de son fragile piédestal, & lui dit bonsoir du bout des lèvres.

Il lui demanda une valse.

« Je n'en ai plus, dit-elle ; elles sont toutes promises depuis longtemps.

— A quelle heure vous les a-t-on donc demandées ?

— Au dernier bal ; on s'inscrit toujours d'avance.

— Vous reste-t-il une contredanse ?

— Je ne sais pas.

— Regardez sur votre registre d'ivoire.

— Je crois que les contredanses sont effacées.

— Toutes vos promesses s'effacent-elles ainsi de votre mémoire ?

— Vous avez l'air sentimental & lugubre ce soir. »

Jane ouvrit son éventail, l'éventail que Fernand lui avait donné la veille ; elle regarda le lustre placé au-dessus de sa tête, frappa de son pied le parquet pour marquer la mesure d'une valse dont on jouait les premières notes, puis elle partit avec M. de Tours.

Elle était merveilleusement jolie dans sa toilette de naïade ; sa beauté resplendissait & faisait pâlir la beauté des autres femmes. Madame Le Coq suivait sa fille d'un regard enivré d'amour maternel & d'orgueil.

M. de Tours avait non-seulement le titre & la fortune considérable dont Jane avait parlé, mais il possédait encore cette aimable jactance qui jette de la poudre aux yeux, & les beaux yeux de Jane recevaient cette poudre d'or sans que sa vue en fût jamais fatiguée ; elle ne baissait pas les paupières, & savait regarder le soleil en face !

Elle choisissait ses autres danseurs parmi les hommes à la mode, & se promenait à droite & à gauche avec une liberté toute britannique ; il y eut même un moment où elle s'aventura sur un balcon pour respirer l'air bienfaisant du mois de janvier.

« Vous allez vous refroidir, lui dit M. de Tours, qui était son cavalier.

— Que vous importe ?

— Il m'importe beaucoup ; si vous étiez malade, nous serions privés de notre plus charmante danseuse.

— Pourquoi exprimez-vous les sentiments des autres, au lieu d'exprimer seulement vos propres sentiments ?

— Parce que je suis certain que les autres partageraient l'opinion que j'exprime.

— Je n'aime pas les déclarations collectives.

— Il ne faudrait pas alors inspirer une admiration universelle.

— Vous préférez les généralités aux particularités, ce me semble.

— Je préfère vous ramener dans le salon ; vous allez attraper une fluxion de poitrine en restant ici ; j'en serai responsable, & le capitaine Ritters m'en demandera compte.

— Vous croyez donc que mes actions regardent le capitaine Ritters ?

— Mais, n'est-il pas votre fiancé ?

— Non. »

Jane prononça ce mot d'une voix étranglée ; son regard était fixe ; elle mordait son mouchoir et un morceau de dentelle restait entre ses dents.

M. de Tours ne parut pas entendre ce qu'elle venait de lui dire, ou, s'il l'entendit, cela le laissa parfaitement indifférent.

Pendant ce temps, Fernand était allé s'asseoir auprès de madame Le Coq.

« Croyez-vous, madame, lui dit-il, qu'un homme d'honneur puisse accepter la position que me fait votre fille ?

— Comment ? vous vous plaignez de ma fille ?

— Oui, madame ; votre fille fait une chose que je n'ai jamais supportée de quoi que ce soit : elle se moque de moi.

— Ah ! cher Fernand ! vous êtes vraiment un fiancé farouche, & vous serez un mari féroce ! Ma fille a un succès fou, & loin de vous en offusquer, vous devriez en être flatté. La plus grande jouissance d'amour-propre pour un homme, c'est certainement d'avoir une femme à la mode.

— Nous avons à ce sujet, madame, des idées tout à fait différentes ; je vois avec regret que Jane n'aime que le monde, le luxe et les plaisirs ; je n'ai pas ce qu'il faut pour lui procurer le genre d'existence qui lui convient, & d'ailleurs, quand je lui rappelle nos engagements, elle ne semble pas s'en souvenir ; je ne lutterai pas plus longtemps, je me retire.

— Vous plaisantez sans doute ! s'écria madame Le Coq.

— Non, madame, je parle très-sérieusement, & j'éprouve en vous disant cela une grande douleur un profond regret ; mais je préfère subir ce regret, à présent, et le subir seul, que de voir Jane enchaînée à ma destinée, alors que ses aspirations l'appellent plus haut.

— Vous vous trompez, ma fille vous aime sincèrement, & votre abandon lui causerait un très-grand chagrin.

— Si je pouvais le croire, je n'abandonnerais certes pas le projet qui a été la plus chère espérance de ma vie.

— Nous causerons de tout cela demain ; vous êtes deux vrais enfants, & il faut que votre mère



s'en mêle pour rétablir la paix dans le futur ménage. »

La-dessus, madame Le Coq tendit la main à Fernand, et ajouta :

« Oh ! je ne serai pas comme certaines belles-mères, j'aimerai mon gendre comme un fils, &, en toute occasion, je serai son auxiliaire. »

Puis, se levant, elle alla rejoindre Jane, lui dit quelques mots que la jeune fille écouta attentivement ; elle ne répondit rien à sa mère, mais, traversant le salon, elle vint se placer devant Fernand, & lui dit :

« Voulez-vous danser le cotillon avec moi ? »

Ritters s'élança radieux vers elle.

« Mais, vous ne l'aviez donc pas promis, le cotillon que je n'osais pas vous demander. »

— Si, je l'avais promis.

— A qui ?

— Vous êtes bien curieux !

— J'en conviens.

— Eh bien ! puisqu'il faut tout vous dire, je l'avais promis à M. de Tours.

— Et que lui direz-vous ?

— Je lui dirai que je désire le danser avec vous, & je lui demanderai, bien gentiment, de chercher une autre danseuse. »

Pour comprendre ce revirement complet, il aurait fallu assister à la conversation qui avait eu lieu une heure avant, entre madame Le Coq & madame Du Tailly.

« Jane est ravissante ce soir, avait dit la maîtresse de la maison, & vraiment, ma chère amie, son fiancé est bien. »

— Son fiancé, reprit madame Le Coq ; mais, vous le savez, rien n'est irrévocablement décidé.

— Ah !

— C'est vous-même qui nous avez conseillé de rompre.

— Je crois vous avoir engagées à ne rien précipiter, mais non pas à rompre.

— Vous nous avez promis de nous trouver un mari riche, élégant, n'ayant rien à faire qu'à promener & à amuser sa femme. »

Madame Du Tailly se mit à rire d'un mauvais rire nerveux, en montrant des dents jaunes et longues, comme les dents d'un cheval hors d'âge.

« Pardon, reprit-elle, je vous ai dit que cela pourrait se trouver ; mais je ne vous ai pas affirmé que je le trouverais. »

— Vous en connaissez cependant un qui réunit toutes ces brillantes conditions.

— Qui donc ?

— M. de Tours.

— C'est impossible, chère belle, ne songez pas à cela.

— Pourquoi ?

— Parce que de Tours a d'énormes prétentions.

— Qui vous l'a dit ?

— Lui-même.

— Y a-t-il longtemps qu'il vous a dit cela ?

— Il y a deux jours.

— Il s'occupe pourtant beaucoup de Jane, &, ce soir encore, il l'a fait danser cinq fois.

— Mais qui donc ne s'occupe pas de votre fille ? On se l'arrache ! Elle est adorablement jolie !

— C'est précisément à cause de cela qu'il me semblerait naturel que M. de Tours eût l'idée de l'épouser.

— Eh ! non, non, il n'a pas cette idée, il ne l'a pas du tout ; il m'a dit qu'il voulait une femme très-riche ; cinq cent mille francs de dot, au moins, avec des espérances prochaines & solides ; il préférerait même une orpheline : de plus, sa mère, qu'il ne veut pas désobliger, tient essentiellement à ce qu'il choisisse sa femme dans l'aristocratie.

— Mais, il me semble qu'une illustration moderne comme celle de mon beau-frère vaut bien tous les vieux blasons du monde.

— Je suis absolument de votre avis ; malheureusement, madame de Tours ne voit pas les choses au même point de vue que nous ; &, d'ailleurs, lors même que cette objection n'existerait pas, Jane ne pourrait fournir à de Tours cette dot de cinq cent mille francs, objet de ses rêves ! Croyez, chère amie, que je me suis informée, que j'ai insisté, que j'ai agi comme si le bonheur de ma propre fille eût été en jeu ; il n'y a rien à faire de ce côté.

— Voyez-vous quelque autre parti convenable pour Jane ?

— Pas ici ; mais cela peut se rencontrer plus tard.

— Plus tard, c'est que c'est incertain *plus tard* ; ce mot m'a toujours inspiré une véritable horreur ; c'est l'inconnu dans toute son obscurité.

— C'est vrai, & la Fontaine, qui ne manquait pas de jugement, a dit que ce qu'on possède vaut toujours mieux que ce qu'on attend.

— Alors, pourquoi nous avoir *découragées* du capitaine Ritters.

— Mais, je ne vous en ai pas *découragées* du tout ; je vous ai engagées seulement à attendre, avant de conclure définitivement, parce que si, d'ici là nous trouvions mieux, on pourrait dénouer doucement l'affaire Ritters, quoiqu'il soit réellement très-bien, cet officier.

— Très-bien, mais un peu militaire.

— Cela lui va ; il est grand ; il a l'air résolu, entreprenant ; on dirait un mousquetaire !

— Je crois, néanmoins, que Jane pourrait faire un mariage plus avantageux.

— Le fait est qu'elle est bien belle ! mais cela ne m'empêche pas de penser qu'à votre place, je ménagerais le *mousquetaire* ; il ne vous gêne pas ; gardez-le comme le pain sur la planche ; c'est une précaution qui ne peut pas nuire.

— Cela dépend ; la présence d'un prétendant empêche les autres d'avancer.

— Au contraire, cela les attire ; quand on veut tuer des oiseaux, on en attache un blessé à une branche, & les autres accourent.



— Eh bien, gardons encore pendant quelques mois Fernand, & puis nous verrons. »

Et ce fut sur cette conclusion que madame Le Coq se mit en campagne pour enlacer derechef Fernand dans ses filets. Elle transmit rapidement à Jane le mot d'ordre, & Jane se soumit sans résistance à la consigne, car elle venait, de son côté, d'échouer complètement dans sa tentative; elle pensait que ce cotillon, repris à M. de Tours & donné à Ritters, était un vrai coup d'État qui, au pis aller, lui rendait son fiancé & qui pouvait, d'un tour de main, la faire baronne.

Elle dansa donc jusqu'à quatre heures du matin avec Fernand, qui eut la générosité de ne pas même faire allusion à ses caprices; il se promettait de la corriger quand elle serait sa femme, de la corriger par le raisonnement & par l'indulgence mêlée à une sage fermeté.

Quelques jours se passèrent sans nuages inquiétants, & Fernand retourna à sa garnison emportant un souvenir plus cher que jamais de sa belle fiancée, & un complet oubli de ses torts envers lui.

Mais à Bordeaux, deux anges gardiens veillaient sur son bonheur : sa mère & sa sœur, qui s'étaient complètement effacées pendant la lutte, reprirent leur poste d'observation; en redevenant la fiancée de Fernand, Jane retombait légalement sous leur surveillance, & quelques semaines plus tard elles purent constater que de nouvelles ambitions s'élevaient sur les ruines des ambitions détruites.

Cette fois, un brillant officier d'état-major était l'objectif de madame Le Coq, & Jane suivait le plan de campagne dressé par sa mère. Madame du Tilly servait d'auxiliaire, avec mollesse il est vrai, mais enfin, c'était chez elle qu'on se réunissait; elle faisait l'éloge de sa belle Jane, parlait de la tendresse paternelle du ministre pour sa nièce; elle appuyait les prétentions de ses deux protégées habilement, & sans se compromettre.

« Cher enfant, écrivait madame Ritters à son fils, il se passe ici des choses qui me froissent; je ne comprends rien à la conduite de ta fiancée ni à celle de sa mère; on a des projets & on t'oublie, à moins qu'on ne soit d'une inqualifiable légèreté; dans un cas comme dans l'autre, c'est inquiétant; & si tu peux obtenir encore une permission, je t'engage à venir & à juger toi-même ce que tu as à faire. »

Le lendemain du jour où cette lettre parvenait à Fernand, il prenait le train-poste & arrivait à Bordeaux.

La première chose qu'il aperçut fut le landau de madame du Tilly; il le croisa sans être vu, car la belle Jane ne songeait guère à plonger ses regards dans un modeste fiacre; elle était nonchalamment étendue sur les coussins de satin brun, en face de sa mère & de sa protectrice, & elle causait avec M. de Blancmesnil, l'officier d'état-major en question.

Fernand éprouva d'abord une espèce de rage; il

avait envie de sauter à la tête des chevaux de madame du Tilly, de les arrêter & de demander raison, séance tenante, à cet homme qui usurpait sa place dans le cœur de sa fiancée.

Puis il se calma & envisagea froidement sa situation, comme il eût envisagé l'ennemi sur un champ de bataille. Il s'était trompé; il avait cru que l'âme de Jane Le Coq était belle comme son visage était beau; il devait désormais ne plus songer à elle, arracher du livre de sa vie la page sur laquelle son nom était écrit. Fernand souffrait, mais sa décision devenait immuable. Pourquoi faire du tapage? pourquoi se plaindrait-il quand, libre encore, il avait le droit d'oublier Jane?

A mesure qu'il approchait de la maison paternelle, la sérénité renaissait dans son cœur; il se sentit heureux, en embrassant sa mère et Hélène, d'offrir à leurs regards inquiets un visage parfaitement calme.

Pas un mot ne fit allusion au but de son voyage; l'heure du dîner était arrivée; on se mit à table & on parla de tout, excepté de Jane.

Puis, au coin du feu, après avoir tranquillement fumé un cigare, le capitaine pria sa *petite sœur*, comme il l'appelait toujours, de lui apporter du papier, un encrier & une plume. Tout cela se trouvait dans un coin du salon, mais Fernand voulait écrire sous les yeux de sa mère, il voulait lui montrer que sa pensée n'hésitait pas, que sa main ne tremblait pas!

Voici le contenu de la lettre qu'il adressa à madame Le Coq :

« Madame,

« J'ai aimé votre fille comme aucun de ses admirateurs ne l'aimera probablement jamais; mais je n'entends pas lutter contre les aspirations d'un enfant qui, avant d'être femme, cherche la fortune, & désire une situation que je ne puis pas lui offrir.

« Je n'entends pas non plus être le jouet de vos calculs, & je viens vous rendre la parole que vous m'aviez donnée il y a six mois, & renouvelée une seconde fois. Je ne suis plus le fiancé de votre fille.

« Recevez, madame, l'assurance de mon profond respect.

» FERNAND RITTERS. »

Quand, à travers leurs larmes de joie, madame Ritters & sa fille eurent parcouru ces lignes, Fernand sonna le vieux serviteur qui avait été autrefois ordonnance du colonel Ritters, & il le chargea de porter la lettre à son adresse.

« Cher fils, dit madame Ritters, cette triste aventure ne t'a pas dégoûté du mariage, n'est-ce pas? Je te chercherai une femme, tu te marieras bientôt, je l'espère.

— J'ai fait ce soir, ma mère, ce que l'honneur me prescrivait de faire, répondit Fernand, mais j'ai une grâce à vous demander, et si vous ne me



l'accordiez pas, je viendrais rarement dans cette chère maison : ne me parlez jamais de mariage ; il y a dans mon cœur une blessure, laissez-lui le temps de se fermer, & après, laissez-moi jouir de ma liberté !

— Il a raison, dit Hélène ; et autrefois, quand nous étions enfants, & que nous avions mangé quelque chose de malsain, vous nous disiez toujours : ne mangez plus de cela, ou attendez que vous en ayez oublié le goût ! »

La lettre de Fernand fut déposée sur la cheminée de madame Le Coq, qui dinait chez les du Taillly ; quand elle rentra elle ne la vit pas.

Le lendemain, elle fut réveillée par des cris ou, pour mieux dire, par une espèce de bourdonnement qui, de la rue, montait jusqu'à ses fenêtres.

De graves événements politiques s'étaient accomplis la veille à Paris ; déjà, dans la soirée précédente, des télégrammes inquiétants avaient jeté l'alarme à Bordeaux ! la poste du matin en apportait la confirmation ; un bouleversement général se préparait, & M. Le Coq, qui avait, par ineptie, largement pris part aux malheurs publics, n'était plus ministre ; sa chute ne laissait aucun espoir de remonter l'échelle de la fortune ; il tombait à plat sous le stigmate de l'incapacité, & on ne lui reconnaissait qu'une seule science, celle de courtisan consommé, car il ne s'était élevé & soutenu que par la flatterie & la plus aveugle obéissance ; honnête homme, du reste, il était né pour être valet, & non pas pour être ministre.

Madame Le Coq, sa belle-sœur, fut aussi profondément atteinte que si elle-même avait perdu un portefeuille, car le portefeuille était à ses yeux le talisman qui devait, de loin, édifier la fortune de sa fille ! Elle le voyait luire à l'horizon comme un phare lumineux, & elle espérait que cette lumière ministérielle électriserait les gendres comme elle l'éblouissait elle-même.

La pauvre mère, émue & tremblante, alla réveiller la belle enfant, qui dormait dans une petite chambre près d'elle. Jane prit la chose moins vivement ; évidemment le portefeuille de son oncle était une perte pour elle, mais il lui restait sa rayonnante beauté, la protection de madame du Taillly, la chance très-probable et très-prochaine d'épouser le vicomte de Blancmesnil, & enfin, si elle ne trouvait pas mieux, Fernand Ritters, brillant officier, qui deviendrait colonel, général, et peut-être même maréchal de France !

Elle se frotta les yeux, étendit ses jolis bras &

embrassa sa mère en lui disant de ce son de voix engourdi qui succède au sommeil :

« Il faut bien nous consoler de cela ; au fait, mon oncle ne faisait pas grand-chose pour nous.

— Mais il était là, au pinacle, en vue de tous, envié & redouté ! C'était une grandeur dans la famille, une noblesse qui nous rendait les égales de ce qu'on appelait autrefois des femmes de qualité !

— Enfin, bonne mère, c'est fini & le plus sage est de nous retourner d'un autre côté : madame du Taillly nous a engagées à aller passer quelques semaines dans son château, allons-y ; cela nous fera faire un charmant voyage, & puis nous serons à la porte de Fontainebleau, où il y a, dit on, une société nombreuse ; madame du Taillly reçoit tous ses amis de Paris, & si M. de Blancmesnil ne me demande pas tout de suite en mariage, je trouverai là d'autres vicomtes. »

Ce projet de voyage fut un trait de lumière pour madame Le Coq. Elle entrevit la forêt de Fontainebleau peuplée de prétendants à la main de sa fille ; jamais forêt n'avait contenu autant de gibier ! madame Le Coq se voyait déjà en chasse, lancée à fond de train sur un cheval rapide & docile, suivant la piste d'un marquis ou d'un millionnaire, le forçant & entendant enfin les sons victorieux de l'hallali !

« Tu as raison, dit-elle ; il ne faut pas courber la tête, & d'ailleurs ce sera toujours pour nous un grand honneur d'appartenir à une maison qui a donné un ministre à la France ! »

Et madame Le Coq, se redressant avec orgueil, regarda respectueusement sa figure dans une glace qui reflétait aussi le ravissant visage de Jane. Elle ne pensait guère en ce moment à ce que le ministre, donné par sa maison, coûtait à la France.

Le bourdonnement continuait dans la rue ; à chaque crise, à chaque révolution, on reconnaît ce mauvais bruit, cette rumeur, vague encore, qui ne demande que le signal d'un seul homme pour se traduire en cris, en hurlements, en vociférations. Les deux femmes, malgré la confiance qu'elles cherchaient à s'inspirer réciproquement, écoutaient ces murmures menaçants, & en dépit de leurs efforts, elles frissonnèrent.

Madame Le Coq s'approcha de la fenêtre ; un rassemblement s'était formé devant sa maison ; elle se rejeta près du lit de sa fille qu'elle enlaça dans ses bras !

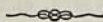
Comtesse de MIRABEAU.

(La suite au prochain numéro.)





## L'AIMERAS-TU?



O mon blond chérubin, quand ta lèvre enfantine  
Se pose en souriant sur l'image divine;  
Quand, de ta main prenant le crucifix de bois,  
Je t'entends murmurer : Mère, encore une fois !  
Une voix dans mon sein chante mystérieuse :  
Je tressaille & je prie, & je suis bien heureuse !

Pourtant, du grand mystère, enfant, tu ne sais rien.  
A peine tu vivais quand Dieu te fit chrétien.  
Ton cœur sans le savoir s'empreint de son image  
Comme un ruisseau reflète un saule du rivage;  
Et pour sauver le monde, au lieu de le punir,  
Tu ne comprendrais pas qu'il ait fallu mourir.

Mais ton âme, René, joyeuse & confiante,  
Pour aller à Jésus n'a qu'à suivre sa pente.  
L'oiseau court au buisson, la brebis au pasteur,  
La mouche au nénuphar & l'enfant au Sauveur.  
On t'a dit : Vois ! c'est Dieu ! nous le baisons nous-  
[mêmes ;  
Il faut l'aimer beaucoup, il est bon... & tu l'aimes !

Tu l'aimes ! c'est vers lui que tes deux petits bras  
S'élèvent au matin... René, tu grandiras,  
Et bien vite les ans mûriront ton jeune âge.  
Il faudra détacher ta barque du rivage...  
Hélas ! l'hymne joyeux dans mon âme s'est tu :  
Quand tu seras un homme, enfant, l'aimeras-tu ?

La voix qui te bénit, plus tard, elle commande.  
Le Seigneur, à la fois père & maître, demande  
A l'enfant des baisers, à l'homme des vertus.  
L'aimer quand on est grand, mon René, ce n'est plus  
Au signe de ma main, souriant & docile,  
Épeler lentement les mots de l'Évangile ;

C'est, d'un bras généreux, rejeter loin de soi  
La coupe des plaisirs, & du haut de sa foi,  
Les regarder passer comme l'eau qui s'écoule ;  
C'est porter pur & fier, au milieu de la foule,  
Le front qu'on a le soir incliné devant Dieu ;  
C'est ne brûler jamais que d'un céleste feu.

Quand on est homme, enfant, l'aimer, c'est plus encor :  
C'est savoir à tout prix conserver son trésor :  
S'il le faut, de la croix baiser l'ignominie,  
Souffrir dans les cachots une lente agonie, [haut,  
Puis, quand l'heure a sonné, l'âme & le front plus  
Pour l'honneur de son nom, monter à l'échafaud.

Il est des ennemis cachés dans les buissons,  
Qui, dès qu'un cœur s'éveille, y jettent leurs poisons.  
Ils ont fui la lumière ; & perfides apôtres,  
Où leurs pas sont tombés, veulent traîner les autres :  
Car sur le cœur flétri qui dans le mal s'endort,  
Votre innocence, enfant, pèse comme un remord.

On dit : Pauvres pécheurs ! & je dis : Pauvres mères  
Elles ont eu, mon Dieu ! des heures bien amères,  
Depuis que leurs enfants, dans un moment fatal,  
Ont glissé de leurs mains dans le sentier du mal.  
A l'ombre du foyer peut-être qu'elles pleurent...  
Oh ! rendez bons leurs fils, ou faites qu'elles meurent !

L'Église, un jour pourtant, les avait faits chrétiens :  
Ils étaient les amis de leurs anges gardiens ;  
Au pied des saints autels ils ont prié sans doute.  
Mais dès qu'ils furent seuls, ils ont changé de route :  
Il valait mieux, Seigneur, les prendre tout petits,  
Quand leurs lèvres d'enfants baisaient le crucifix.

Ah ! n'écoutez jamais le cri de ma faiblesse.  
Si mon petit René, l'enfant de ma tendresse,  
Doit vous trahir un jour... emportez-le, Seigneur !  
Moi, j'aurai dans mon âme un glaive de douleur,  
Mais je saurai qu'au ciel il chante vos louanges.  
Je ne veux plus d'enfants, si ce ne sont des anges !

Où, mon René ! vois-tu ? si tu perdais la foi,  
Marguerite serait plus heureuse que moi.  
Pourtant elle est bien triste en sa pauvre chaumière,  
Depuis que son amour n'a plus le petit Pierre.  
Car le bon Dieu voulait l'avoir en Paradis,  
Et, tandis qu'il dormait, un séraphin l'a pris.

Avoir sur mon René posé tant d'espérance !  
Tant de fois près de lui prié dans le silence,  
De peur qu'à son berceau monte un funeste bruit,  
Et tant prié le jour, & tant rêvé la nuit !  
Puis le voir s'en aller loin de vous... & survivre,  
Alors qu'en ses sentiers je ne peux plus le suivre !

Puis ma voix se tairait dans un sanglot profond ;  
Loin du monde importun j'irais cacher mon front.  
Hélas ! que lui dirais-je ? A mes douleurs suprêmes  
Il ne comprendrait rien... Mais René... si tu l'aimes !  
Angoisses de mes nuits, pleurs, amour assidu,  
Rêves, soucis, baisers, tu m'auras tout rendu !

MARIE JENNA.



# REVUE MUSICALE

CONCERT DE MM. DANBÉ ET BOURGALT-DUCOUDRAY, A LA SALLE HERZ.  
LES CHŒURS D'ATHALIE PAR MENDELSSOHN. — LA BRANCHE CASSÉE,  
COMPOSITIONS NOUVELLES

C'ÉTAIT le temps où l'on ne se moquait pas de l'honneur & de la poésie chevaleresques. Le saint étendard de la religion se déployait au milieu des combattants qui allaient mourir ; le peuple aimait son roi & respectait son pouvoir ; les hommes de lettres ne mettaient pas leur gloire à évoquer de douloureuses erreurs, ou à inventer de dangereuses légendes pour anéantir tout principe d'autorité. C'était le temps où les populations vivaient de peu, parce qu'elles n'étaient pas habituées à ne se contenter de rien ; où l'héroïsme d'un soldat courageux, où la bonté d'un monarque magnanime inspiraient l'admiration & le dévouement. Quel artiste, aujourd'hui, oserait chanter la valeur d'un grand homme, sans regarder si mille ennemis n'attendent pas sa louange au passage, pour la métamorphoser en bassesse ?

Non, non ! — Notre pauvre monde est comme les ivrognes. Jeunes, ils acceptent un verre de vin ; au milieu de la vie, ils boivent sec, selon la formule consacrée, & quand ils sont vieux, ils se grisent. Qui a bu boira.

Au temps de la Renaissance, c'était tout autrement. On aimait sincèrement ce qui est bon, grand & juste. Les générations suivantes, en amoindissant les manifestations de l'éloge, gardaient néanmoins le souvenir du bienfait. On avait l'amour-propre patriotique, on faisait bon marché de la vanité individuelle & l'on trouvait encore, il y a quelque cent ans, des talents & même des génies pour chanter les grands caractères & les belles phases de l'histoire. A cette époque, les arts, moins développés qu'en notre temps, étaient empreints d'une naïveté qui n'excluait ni le charme ni la correction. Ils ne savaient pas tout dire, mais ils exprimaient dans une langue simple & choisie ce qu'ils avaient à traduire. La musique imitative était particulièrement de leur ressort : osant à peine aborder la peinture des passions humaines, ils s'en prenaient aux choses visibles & perceptibles pour tous. Quelques rares exceptions de ce temps n'ont fait que confirmer la règle. Les bruits loin-

tains ou éclatants de la chasse, les fanfares guerrières, les vagues de la mer en fureur, le son métallique des cloches, le murmure du ruisseau, le choc des armes dans les batailles, les tempêtes de l'air & le souffle de la brise se trouvent mis en vers ou en musique dans la plupart des productions d'alors. Les écoles modernes ont été plus loin ; elles ont franchi les barrières de l'ordre matériel pour entrer dans le domaine de la pensée intime. C'est une importante victoire à laquelle nous avons applaudi de toute notre âme ; mais cela ne nous conduit pas à l'oubli des passés glorieux.

L'école franco-belge, dont on s'est trop peu occupé jusqu'à présent, a formé d'excellents compositeurs. MM. Danbé & Bourgalt-Ducoudray l'ont bien compris, en offrant aux auditeurs de leurs savants concerts la belle composition chorale de Jannequin, musicien du seizième siècle, sur le splendide sujet de la bataille de Marignan. Cet ouvrage a frappé le public d'admiration, par sa grande ordonnance, sa belle sonorité, ses rythmes puissants, l'énergie qui l'anime & la soutient jusqu'au bout. On a peine à comprendre comment un compositeur de cette valeur est resté si longtemps ignoré de la foule & même des artistes intéressés à l'entendre. Quand Jannequin est-il né ? quand est-il mort ? personne ne le sait. Fétis même, qui l'a jugé avec une grande faveur, ne nous l'a jamais appris. Le génie de ce musicien s'est exercé dans un grand nombre de chansons & de chœurs sans accompagnement, d'un caractère viril, mouvementé & extrêmement original. Ajoutons que l'artiste, étant patriote, s'est souvent exercé sur des sujets tirés de la gloire des armes françaises. L'éminent critique Arthur Pougin nous indique un de ses recueils intitulé : *Verger de musique*, contenant la plupart des compositions de C. Jannequin, à quatre & cinq parties, imprimées en cinq volumes, revus et corrigés par l'auteur, & publiés par Adrien Leroy & Robert Baldard, en 1559.

*Le Caquet des femmes, la Bataille de Marignan & le Chant des oiseaux* furent chantés en 1828 dans



l'école de Choron, où ils produisirent un grand effet. Le célèbre professeur, dont le goût & la science n'ont pas besoin d'être rappelés, leur attribuait un rare mérite.

La *Bataille de Marignan*, exécutée au concert de Danbé et Bourgault-Ducoudray, a été une bonne fortune pour les vrais amateurs de musique. Ce chant fier, original, plein de verve & de vaillance, ces détails admirablement nuancés, ce sentiment parfait des situations, tout cela forme un ensemble dont le public s'est montré enthousiaste. On voulait absolument jouir d'une seconde audition ! mais on ne se rendait pas suffisamment compte de la fatigue des exécutants.

Après les émotions vives de la *bataille de Marignan*, il fallait à l'assistance nombreuse qui encombrait la salle Herz une musique plus calme & plus sereine. Les très-intelligents directeurs du concert ont eu l'excellente idée de faire suivre l'épopée guerrière d'une cantate d'église de Sébastien Bach, l'œuvre, à coup sûr, la plus délicieuse du grand maître. Le calme austère, le profond recueillement, la grâce céleste, la pureté des lignes, tout, dans cette composition, pénètre l'âme de tendresse & d'unction. Il semble, en l'écoulant, que les pieds ne touchent plus la terre & qu'on est emporté, au milieu d'un étrange rayonnement, vers les sphères divines. Que de magnifiques morceaux de ce genre a composés l'admirable maître, si pur, si exquis & pourtant si simple dans ses créations !

Un fragment d'*Hippolyte et Aricie*, de Rameau, a dignement clos cette belle soirée. Rameau, on le sait, fut le précurseur de Gluck. Il était, sans contredit, le plus éminent compositeur de son temps. Il eut le rare mérite de créer ce que les autres imitèrent & dépassèrent, selon les lois du progrès. Mais la route était tracée, il n'y avait plus qu'à la suivre, en l'ornant des fruits de la science & des fleurs de la fantaisie. Il y a dans *Hippolyte et Aricie* une élévation de style et une puissance de déclamation qu'admirait particulièrement le futur auteur d'*Armide*. L'exécution d'une partie de cet ouvrage fut l'heureux couronnement de ce concert exceptionnel.

Nous devons des remerciements à MM. Danbé et Bourgault-Ducoudray pour ce concert, en quelque sorte historique; la foule, qui emplissait la salle, n'avait sur les lèvres que des éloges pour le choix, l'intelligence et l'excellent goût de ces messieurs, qui savent réunir, avec tant de tact & de conviction, les éléments de la plus belle & de la plus savante musique. Il est important d'ajouter que l'exécution des chœurs & de l'orchestre n'a rien laissé à désirer.

On ne connaît peut-être pas les circonstances qui ont déterminé Mendelssohn à composer de la musique pour les chœurs d'*Athalie*. Notre grand poète, traduit en toutes les langues, occupait pro-

digieusement les peuples étrangers. Un compositeur allemand, du nom de Schultz, écrivit pour *Athalie* des chœurs & des entr'actes qui ne produisirent qu'un effet médiocre. Le roi de Prusse, Frédéric-Guillaume IV, frère & prédécesseur du souverain actuel, était un homme artiste & lettré. Il admirait plus que personne de son royaume la belle tragédie de notre grand poète. Mais la musique ajoutée à la tragédie, par Schultz, nuisait essentiellement à l'effet de la représentation, & le public s'y montrait froid. Mendelssohn, auteur de plusieurs ouvrages du plus haut mérite, était adoré des Allemands; son nom, sur l'affiche d'un théâtre ou d'un concert, y faisait accourir la foule. Frédéric Guillaume eut l'idée heureuse de charger Mendelssohn, auquel le *Songe d'une nuit d'été* avait fait une réputation européenne, de composer des chœurs sur la tragédie de Racine. Il va sans dire qu'il fut obéi avec empressement.

Le travail accompli, on apporta tous les soins imaginables aux représentations, dont la première eut lieu au palais de Sans-Souci. Un enthousiasme immense accueillit l'œuvre du compositeur. Cet ouvrage vient d'être exécuté au théâtre de l'Odéon.

Nous ne parlerons que de la musique, les magnifiques vers du poète français n'ayant pas besoin d'analyse. L'ouverture est d'une ampleur que soutient admirablement l'instrumentation; le premier chœur, écrit d'une façon large & correcte, manque jusqu'à certain point de la couleur religieuse qui, en cette occasion, était indispensable. Le duo pour deux soprani est un vrai joyau enchâssé dans l'or le plus pur; c'est une inspiration délicate & tendre qui remue toutes les fibres de l'âme. La grande scène de la prophétie, où Racine s'est montré sublime, a été traitée par Mendelssohn, avec une majesté incomparable. C'est une mélodie instrumentale qui s'identifie & se confond avec le texte dramatique. Chacun des hémistiches est scandé par de vigoureux accords, auxquels succède une mélodie douce & harmonieuse du plus merveilleux effet. Le duo ne manque pas d'une certaine grâce qu'on voudrait trouver plus originale; la marche dont l'allure rappelle un peu trop, peut-être, celle du *Songe d'une nuit d'été*, est néanmoins pleine de distinction & de grandeur. Le tout, dirigé avec une grande sûreté par l'habile chef d'orchestre du Concert national, M. Colonne, a été légitimement & chaleureusement acclamé.

M. Serpette, prix de Rome, & dont, par conséquent, la musique est correctement écrite, vient de composer, sur des paroles de MM. Jaime & Noriac, une opérette en trois actes sous le titre de : *la Branche cassée*. Nous avons déjà dit & répété qu'il n'y avait pas à rendre compte des libretti qui font la fortune des Bouffes. Contentons-nous de la partition & ne nous montrons pas trop exigeant.

M. Serpette n'a pas encore l'expérience de la



scène. Habitué à des études sérieuses, il ne sait pas faire rire; ses ensembles manquent de nerf & de cohésions; ses airs n'ont pas ces frétilantes allures qui plaisent tant au public des petits théâtres. Mais on lui remarque des qualités qui, dans un plus vaste cadre, se développeraient avec bonheur. Néanmoins, la *Branche cassée* contient quelques parties qui méritent d'être citées.

La petite ronde des pages & des demoiselles d'honneur est fort allègre, & destinée assurément à tenir une place dans la musique de danse de cet hiver. Les couplets chantés par madame Judic sont charmants & coupés d'une façon très-originale. Le morceau de madame Peschard est d'un bon style vocal. L'air :

Je suis Lucette

contient une jolie phrase déjà remarquée dans l'ouverture. Deux couplets d'un bon rythme sur les paroles :

Pour tromper ma confiance...

ont été bissés. Bref, ce début d'un jeune auteur, dans la carrière musicale, fait pressentir pour l'avenir des succès plus durables & plus sérieux.

Il nous reste à choisir, parmi les nombreuses publications de la saison, celles qui méritent d'être recommandées ici. Pour le piano: les dernières compositions de Raima, *l'Enfant perdu*, — *Jeu-nesse*, — *la Douleur*, — *le Charme*, se trouvent au *Ménestrel*.

Chez Brandus: *Mazurke hongroise*, caprice, op. 161, — *Fantaisie brillante*, sur Martha, op. 162, viennent de paraître.

La maison Flaxland-Durand, possède une très-belle & très-complète collection des œuvres de Robert Schumann. Nous engageons celles de nos

abonnées auxquelles cet auteur n'est pas encore familier, à puiser avec toute confiance dans ses multiples recueils.

Toutes les pièces qui les composent ont une valeur réelle, & il s'y trouve des morceaux de tous les genres, comme de tous les degrés de force. Citons l'op. 133, *Chant du matin*; *Scherzo*, & *Presto Passionato*; — l'op. 76, *Quatre marches*, magistralement rythmées; l'op. 28, *Trois romances*, en un recueil; — les quatre numéros de l'op. 32; — les six *Impromptus*, op. 66, pour piano, à quatre mains, intitulés: *Reflet d'Orient*, morceaux d'une grande originalité.

Nous en passons & des meilleurs, en ajoutant cependant que les belles symphonies de ce savant compositeur sont arrangées aussi pour quatre mains, & forment un petit volume in-4° du prix net de 10 francs.

Enregistrons comme musique de chant les nouvelles productions de notre grand chanteur Faure. En voici les titres: *Crucifix*, chant religieux à deux voix; — *Myosotis*; — *le Froid à Paris*; — *Puisqu'ici-bas*; en vente chez Heugel.

La nouvelle édition des œuvres de Chopin, entreprise par la maison Jung-Treuttel, se poursuit lentement, mais avec persévérance & succès. Nous n'avons point encore parlé des deux derniers cahiers parus, à celles de nos lectrices qui connaissent trop peu cet inimitable maître. Mais nous savons de quel prix sera pour elles l'étude approfondie de ces impérissables chefs-d'œuvre.

Nous reprendrons donc prochainement, avec quelques détails, la revue des *nocturnes* & des *polonaises* qui composent les troisième & quatrième cahiers de cette admirable collection. On se souvient que les première & deuxième livraisons comprennent les *valse*s & les *mazoures*, dont nous avons déjà parlé ici.

MARIE LASSAVEUR.

## ÉCONOMIE DOMESTIQUE

### CROIX DE MALTE

Six onces d'amandes douces — 2 onces amandes amères — vingt jaunes d'œufs — trois blancs d'œufs — demi livre sucre blanc — essence de vanille ou de citron.

Peler ensemble les amandes & le sucre.

Puis ajouter les œufs (blanc & jaune), l'essence & deux cuillerées de farine.

Battre le tout fortement pendant environ une heure.

Graisser la forme avec du beurre & mettre au four.

### PLUM-CAKE.

200 grammes beurre tiède;

200 grammes sucre en poudre;

65 grammes raisins sans pépins;

200 grammes raisins de corinthe lavés & épluchés;

6 œufs que l'on met l'un après l'autre en battant le mélange, auquel on ajoute 250 grammes de belle farine et un peu de levure. Quand la pâte est bien liée, on la verse dans un moule beurré, et on la fait cuire au four pendant une heure et demie. Ce gâteau se conserve longtemps.



## CORRESPONDANCE

JEANNE A FLORENCE

**M**on Dieu, chère Adrienne, comme te voilà fleurie ! On se croirait dans le domaine de la fée aux Roses ! nous écriâmes-nous, tout d'une voix, en entrant dans le petit salon bleu où Adrienne se tient habituellement.

En effet, il y avait des roses partout, dans ce charmant retraits, sur la cheminée, sur les consoles, sur la table du milieu, jusque sur les chaises, je crois... Des roses artificielles, il est vrai, mais si fraîches de ton, si naturelles de formes, si gracieusement montées, qu'on les eût prises pour de vraies roses ; & cela nous sembla d'autant plus joli, qu'en cette saison, les roses ne pullulent point au coin des rues !

Adrienne nous expliqua qu'elle préparait un envoi pour le bon curé du village où elle passe tous ses étés. Le hasard avait fait qu'une dame de sa connaissance avait vanté, devant elle, le talent de la fleuriste auteur de ces roses. Notre amie avait accompagné cette dame chez la fleuriste en question & y avait trouvé de si jolies choses, à des prix si modiques, qu'elle s'était laissé tenter & avait commandé toutes ces fleurs.

C'étaient d'abord des bouquets de lis et de camélias, destinés à remplacer les bouquets d'autel, plus que fanés, qu'elle avait jadis donnés à la pauvre église de son village ; des arbustes artificiels ; une ravissante corbeille d'œillets ; puis une jardinière remplie de roses à la minute, le tout pour une loterie dont s'occupe en ce moment Adrienne... Enfin, cette chère Adrienne avait choisi, pour elle-même, une délicieuse garniture de robe, tout en roses moussues, — la plus fraîche parure du monde ! — pour un bal de mi-carême auquel elle doit assister.

« Mais tu as fait des folies, ma chère, le jour où tu as acheté tout cela ? lui dit notre raisonnable Lucie.

— Pas trop, je t'assure ; le prix des fleurs de madame Favier est si modéré ! Aussi, vais-je vous donner, mesdemoiselles, pour le cas où vous auriez quelque acquisition de ce genre à faire, l'adresse de ma nouvelle fournisseuse : Madame Favier, rue Cretet, 4, neuvième arrondissement, à Paris, bien entendu !

— Tiens, dit Marie, ma marraine a justement

une vente de charité vers la fin du carême, & elle est très-embarrassée de savoir de quoi elle pourra composer sa boutique. Je lui conseillerai de s'établir marchande de fleurs artificielles, & je l'enverrai s'approvisionner chez madame Favier.

— Mon mari, continua Berthe, a une vieille tante qui adore les fleurs en papier, parce que, dit-elle, cela réjouit les yeux sans faire mal à la tête, & n'exige d'autres soins qu'un coup de plumeau de temps en temps ! Je lui ferai cadeau d'une corbeille de roses moussues semblables à celles de votre parure, chère Adrienne, mais en papier, par exemple ! car, exécutées en batiste, collées feuille à feuille et teintées comme celles-ci, cela me coûterait beaucoup trop cher.

— Combien voulez-vous mettre à votre présent, Berthe ?

— Il me semble qu'en y consacrant de 15 à 20 francs, ce serait très-raisonnable pour une fantaisie de ce genre...

— Eh bien, vous pourrez avoir, dans le prix de 15 à 18 francs, une délicieuse garniture de jardinière, composée d'au moins une douzaine de roses, avec feuillages & boutons assortis.

— En papier ?

— Pas du tout, en étoffe ! — & des fleurs trempées & peintes au pinceau, s'il vous plaît ! — bien jolies & des nuances que vous désirerez. La même garniture, en roses, collées aussi feuille à feuille, mais exécutées en papier, coûterait 12 francs. Enfin, si vous vous contentez de roses à la minute, ce sera meilleur marché encore.

— Mille fois merci, Adrienne ; dès demain, j'irai rue Cretet ; car je me fais une fête de la joyeuse surprise de notre vieille parente, pauvre infirme, privée ici bas de beaucoup de jouissances, si modestes qu'elles soient !

— Ce sera une œuvre pie, en ce saint temps de carême, chère Berthe.

— Oh ! une si petite chose !...

— Mais ce n'est pas à l'importance de la chose que le bon Dieu s'attache, c'est à l'intention ! & causer un peu de joie aux déshérités de ce bas monde, est, assurément, une action charitable.

— Comment sanctifiez-vous le carême, vous, mesdemoiselles ? demanda soudain Marie. Moi, j'ai pris la résolution d'en profiter pour m'amender



tout de bon. Aussi, je fais chaque jour une lecture sérieuse dans la *Journée chrétienne de la jeune fille*, cet excellent ouvrage de madame Bourdon, que vous connaissez toutes (1) & qui contient une lecture & une méditation à notre usage pour chaque jour de l'année. Puis, comme il ne suffit pas de lire, j'ai résolu, d'après les inspirations du livre de madame Bourdon, de consacrer, pendant

(1) Chez Putois-Cretté, 37, rue Bonaparte, 2 vol.

le carême, chaque jour de chaque semaine à l'exercice d'une des vertus que je voudrais acquérir. »

J'ai trouvé, chère Florence, l'idée de Marie si heureuse, si édifiante; elle peut être, ce me semble, si féconde en bons résultats, que je te l'envoie en toute simplicité & telle qu'elle nous l'a communiquée. Fais-en ce que tu jugeras à propos d'en faire, & crois-moi, comme toujours,

Bien à toi.

JEANNE.

## MODES

Nous sommes tout à fait dans la série des soirées de concert & des réceptions sérieuses. Les toilettes du soir sont moins légères, & les corsages ouverts remplacent souvent les corsages décolletés.

Les toilettes noires, qui ont eu tant de succès pendant toute la saison, sont bien de circonstance & continuent à jouir d'une grande faveur.

Il est facile de varier l'ornement de ces robes, dont les rubans peuvent être tout noirs, ou bleus, ou roses, & les fleurs assorties.

Voici deux modèles de toilettes noires :

La première se compose d'un jupon de faille noire à queue. Il est orné de deux volants en biais, que surmonte un très-haut bouillon, dont la tête est formée d'un volant plus petit, posé en remon-  
tant.

Jupe-tablier en tulle noir, toute brodée de jais & garnie au bord d'un haut effilé de jais, au-dessus duquel se trouve une belle dentelle brodée de petites perles. Ce tablier, très-long, est doublé de soie noire; il forme trois plis de chaque côté, & est retenu derrière par un très-large nœud en étoffe de soie noire, formant un gros pouff avec pans. — Corsage de soie noire montant, mais très-ouvert. Il est entièrement recouvert de tulle noir brodé de jais, sauf les manches qui restent en soie, & dont le bas est garni de dentelle brodée & de nœuds de faille noire. La même dentelle brodée de jais, ayant un tout petit laiton passé dans les dents du bord pour le bien tenir et former collerette, est placée sur le corsage en suivant l'ouverture. — Une grosse ruche de tulle blanc accompagne cette dentelle en dessous; même ruche dans les manches; gros bouquet de fleurs roses au corsage.

Seconde toilette noire :

Je l'ai vue portée par une jeune femme très-élégante, quoique fort raisonnable & économe. Elle peut convenir également à une jeune fille.

Elle est en gaze de Chambéry teinte en noir. Rayures satinées de 2 centimètres de largeur.

Le dessous, en soie noire, peut être simplement en satinette.

Le derrière de la jupe forme trois pouffs resserrés par des nœuds de ruban bleu très-pâle. Du dernier pouff, sort un assez haut volant faisant petite traîne, car cette toilette n'est que demilongue.

Le devant de la robe est en gaze de Chambéry, garnie dans le bas de deux volants, de gaze, en droit fil, séparés par deux volants de tulle noir double & plissé. — Seconde jupe seulement devant, se rattachant de côté aux pouffs de gaze.

Elle est ornée d'un petit volant de gaze, surmonté de deux autres volants en tulle noir double & plissé. — Ceinture bleu de ciel, dont les nœuds retombent sur le premier pouff & sont semblables à ceux qui retiennent les autres pouffs. — Deux corsages : un décolleté à petites manches très-courtes & très-plates; l'autre, montant & très-ouvert. Ils sont ornés de petits volants de tulle plissés. — Bouquet de roses attaché par un ruban bleu, soit au côté, soit au devant du corsage.

Pour rendre la toilette encore plus habillée, on peut retenir la petite jupe d'un côté par une écharpe bleu de ciel & un bouquet de fleurs roses. Dans les cheveux, nœud bleu & petite rose placés un peu haut.

Une robe de tulle ou de tarlatane défraîchie peut être réparée & transformée en posant sur chaque volant, ou entre chaque bouillonné, un ornement de soie découpée de même nuance, soit ruche, soit volant.

Les couleurs claires commencent à faire leur apparition dans la rue, les jours de beau temps. On les mélange beaucoup avec le velours. Les nuances préférées sont le *bleu pâle* & le *noisette clair*. Ces couleurs vont aussi bien avec du velours & de la faille noire qu'avec du velours & de la faille marron.

On voit de fort jolis tissus de laine pour costumes de printemps.

Les teintes beiges sont bien portées & peu salissantes; le *vert réséda* & le *vert-de-gris* sont toujours à la mode; on les mélange de rose pâle, de bleu de ciel & de grenat. Le *gros bleu*, orné de *bleu clair*, a l'aspect jeune & comme il faut pour enfants & jeunes filles. Souvent, avec ces costu-





*Modas de Paris*  
**Journal des Demoiselles**

Paris Boulevard des Italiens, 1.

*Étoffes des Magasins de Pygmalion, Rue de Rivoli, 102.  
 Foulards de la Compagnie des Indes, Rue de Grenelle St Germain, 42.  
 Rubans et Passementeries des Galeries de Choiseul, Rue des Petits Champs, 36.*







mes de laine, on fait le chapeau forme chiffonnée en même tissu.

Les chapeaux toujours élevés sont ornés de plumes & de fleurs placées très en arrière; le chapeau lui-même est posé assez loin de la figure, laissant les cheveux bien à découvert.

Pour les femmes âgées, on orne les chapeaux de grosses guirlandes accompagnant bien le visage, & de brides de crêpe de Chine recouvertes de dentelle blanches ou noires.

Avec les costumes un peu clairs, on voit de charmants petits manchons, car le soleil ne chasse pas toujours le froid. — Ils sont en même tissu que les costumes & ornés, comme la toilette, de bandes de plumes, de fourrures & de broderies. On y pose trois nœuds de ruban; un dessus, au milieu, & un de chaque côté. J'en ai même vu qui avaient des bouquets de fleurs. Mais j'avoue que j'ai trouvé cela très-prétentieux & peu logique.

Les tuniques de cachemire noir & celles de soie se brodent de jais. Quelques-unes ont le corsage à basques entièrement brodé ou garni de petits galons de jais, cousus tout près les uns des autres, ce qui fait l'effet d'une cuirasse.

Où voit toujours des petits corselets de velours noir, sans manches.

Je termine par la description de costumes de ville.

L'un est en cachemire *bleu de ciel*, sur lequel, s'il fait froid, les vêtements de velours, dolmans, paletots, etc., vont fort bien.

Le jupon est en velours ou en faille noire, avec un haut volant. — Jupe et petite veste anglaise en cachemire bleu, ornés d'un bord de plumes grises naturelles. Boutons d'argent ciselé à la veste. — Petit manchon de cachemire bleu, garni de

deux bandes de plumes grises. Nœuds de faille bleue. — Chapeau mou et chiffonné en même étoffe. Bord de plumes grises autour; petite plume grise de côté.

Le même modèle est encore très-joli, garni de skung au lieu de plumes; boutons bleus à la veste. Chapeau de velours noir; aile de côté & trois petites roses par derrière.

Costume beige:

Le jupon est en velours ou en faille marron. — Tunique de vigogne beige, brodée tout autour de soutache marron. Bord de plumes de même nuance. — Chapeau de feutre beige, forme Louis XIII, avec ornement de velours marron. — Grande plume marron.

Le marron est très à la mode, même pour les enfants. J'ai remarqué la toilette suivante, portée par deux petites filles charmantes: Robe à gros plis plats, en *drap blanc*. — Longue veste à poches, un peu cintrée dans le dos, brodée de soutache marron. Boutons & liserés de soie marron. Large ceinture en faille de même nuance, dépassant la veste. Bas & bottines marron. — Petite capote de soie blanche avec grande plume marron tournant tout autour.

Autre modèle pour petite fille plus grande: Jupon en *sergé gris feutre* avec volant plissé. — Petite polonaise en même étoffe, piquée deux fois tout autour. Boutons & revers de soie bleu de ciel. — Large ceinture en faille bleue — Grand col carré en guipure. Bas bleu de ciel, Gants de même couleur ou gris.

Chapeau de feutre gris, forme petite cloche. Plume frisée bleu de ciel, tournant autour de la calotte, aile grise naturelle de côté.

## VISITES DANS LES MAGASINS

Voici, mesdemoiselles, un avis bon à vous donner: La Compagnie des Indes, 42, rue de Grenelle-Saint-Germain, dont je vous ai souvent détaillé les charmantes nouveautés en foulard, pour costume riche & simple, met en vente, à des prix réduits, les foulards de l'année passée; mais comme il ne reste que quelques robes dans chaque série de dessins, j'engage celles d'entre vous qui veulent profiter de cette occasion, à se hâter de demander des échantillons. Les tissus sont aussi beaux que ceux de cette année, mais les nuances & les dispositions sont moins nouvelles; ceci explique la baisse du prix de ces robes qui, par huit mètres, coûteront 48 francs au lieu de 58; de même pour les prix supérieurs. Parmi les dispositions, se trouvent: des pois, des pastilles de différentes grandeurs, des mille raies, des rayures moyennes & larges, des bouquets jetés, des semés. Tous ces dessins seront encore portés, &, pour

n'être pas la dernière nouveauté, feront néanmoins d'élégants costumes.

Comme tout à fait nouveauté, je vous citerai: les rayures ton sur ton, pour polonaise et tunique; pour les jupes, les mêmes tons se trouvent en foulard uni. Les couleurs à la mode restent dans les teintes effacées, & diffèrent peu, comme nom, de ceux de l'année dernière. Je vous donnerai, le mois prochain, un aperçu de ces noms en vous parlant des dispositions créées pour les toilettes de printemps. La Compagnie des Indes envoie franco des échantillons aux abonnées qui en font la demande.

Des robes, passons aux garnitures.

La guipure de laine restera la garniture préférée pour les pardessus en cachemire. Ceux de faille, plus habillés, seront ornés de passementerie mêlée de jais. Les galeries de Choiseul, 36, rue Neuve-des-Petits-Champs, ont un grand assorti-



ent de passementeries riches; appliquées sur l'étoffe, elles forment un relief qui rappelle la broderie au passé; elles seront fort employées pour les pardessus & pour les polonaises, qui remplacent la confection. Viennent ensuite: les effilés, la frange torsade, en perles d'acier bleui, qui, posée au bord d'une tunique en cachemire bleu, sera très-jolie; les boutons, assortis, compléteront la garniture. Comme garniture bon marché, il y a encore la dentelle en laine à réseaux de Chantilly. Elle est moins lourde que la guipure, &, pour cette raison, elle sera préférée.

La vogue des boutons de fantaisie n'est point épuisée; après les boutons en acier oxydé, en bronze, en nacre irisée, brune ou blanche, voici de nouveaux boutons, toujours en nacre, mais décorés d'une fine gravure dorée, qui fait, de ces boutons, un bijou artistique.

Je rappelle aux personnes assez habiles pour faire leurs chapeaux, qu'elles trouveront, aux galeries de Choiseul, tout ce dont elles peuvent avoir be-

soin: formes nouvelles, étoffes en soie, en velours, taillées en biais, tulle, ruban, agréments en jais, diadèmes, etc... Quittons les magasins de nouveautés & entrons dans un autre ordre d'idées.

La *serviette magique* a déjà trouvé place dans ces visites, & le bon accueil qui lui a été fait m'engage à rappeler de nouveau son emploi facile pour l'entretien de l'argenterie, du ruolz, du plaqué, de l'or, du cuivre poli, en un mot, de tous les métaux, excepté le fer. La *serviette magique* remplace la poudre, la pâte, la peau, les brosses dont on se servait habituellement. Il suffit, pour rendre aux métaux, aux bijoux le brillant du neuf, de les frotter, sans effort, avec la serviette sèche; ne jamais la mouiller. Lorsqu'elle aura perdu son prestige, il vous restera d'excellentes serviettes pour essuyer les meubles & laver les glaces. La *serviette magique* coûte, par paquets de trois, expédiés franco en France: 2 fr. 20; — six, pour 4 francs; — la douzaine, 8 francs. S'adresser à M. Ampenot, 92, rue de Richelieu.

## EXPLICATIONS

### GRAVURES DE MODES

#### PREMIÈRE GRAVURE.

*Première toilette.* — Robe en sicilienne vert réséda, ornée, derrière, de quatre volants fixés par un biais en velours plus foncé. Tablier avec plastron remontant sur le corsage; il est en velours foncé & retenu des deux côtés par une rangée de boutons en vieil argent; écharpe en velours retenue par les boutons & nouée derrière, sur le poulx. — Corsage avec col droit en velours remontant. — Manche demi-fermée, avec haut parement orné d'un plissé & maintenu par trois boutons. — Chapeau en velours, avec passe en faille assortie à la nuance de la robe, larges coques en velours; derrière, nœud en velours mélangé de rubans en faille, & pan retombant sur le cou; plume de même nuance & oiseau sur le côté; dessous, guirlande de roses. — Col et sous-manche en batiste tuyautée, garnie d'une valenciennaise.

*Deuxième toilette.* — Robe en cachemirienne; sur le lé de devant, deux larges biais, liserés en faille, sont posés en travers & maintenus par des boutons. — Jaquette doublée de taffetas de la nuance des biais; sur le côté, un gros pli creux laisse voir la doublure; la jaquette, longue derrière, est relevée en dessous par une ceinture à pans liserés, & forme poulx sur la jupe; poche liserée, maintenue par deux boutons. — Manche ouverte sur un plissé de la nuance des liserés; biais liseré posé en travers, retenu par quatre boutons. — Col liseré, redescendant en revers devant. Au bas du dos, un gros nœud en faille de la nuance claire. — Chapeau en velours de la nuance de la robe, orné de coques liserées comme la ceinture; dessous, biais foncé en faille de la teinte claire; au milieu des coques, deux grosses roses très-épanouies. — Col et sous-manche en tulle.

*TOILETTE DE PETITE FILLE.* — Robe en popeline d'Irlande,

avec tablier bordé d'un large biais découpé à dents d'un côté & bordé d'un velours; boutons en velours. — Poche simulée par des velours. — Corsage avec basque & bretelles découpées comme le biais de la jupe. Le bas de la manche est orné d'un large biais découpé des deux côtés, plissé & fixé par un biais bordé & par des boutons. — Chapeau en feutre, orné d'un biais plissé en velours, retenu par une large boucle; plume assortie à la nuance des velours de la robe, & retenue par un nœud en velours.

#### DEUXIÈME GRAVURE

*Toilette de mariée.* — Robe en faille avec tablier orné de trois rangs de biais drapés, retenus aux extrémités par une touffe de fleurs d'oranger. — Traîne avec de hauts bouillonnés dans toute la hauteur. — Corsage ouvert devant, à basque longue, garnie d'une dentelle; l'encolure est bordée de gaze, formant de petits bouillonnés arrêtés par une petite agrafe en fleurs d'oranger; le bas de la manche ouverte est découpé en écailles bordées d'un gros liseré. — Col ouvert, & sous-manche en tulle illusion plissé. — Guimpe en organdi, bordée d'une bande en tulle plissé, les plis arrêtés des deux côtés. — Voile en tulle illusion ouvert au milieu, drapé sur le sommet de la tête; la draperie est retenue par une aigrette, que fixe une petite touffe de fleurs d'oranger.

*Toilette de jeune fille.* — Jupe en taffetas bleu pâle; devant, de longues pattes en taffetas violet, bordées de larges biais en taffetas bleu pâle, sont posées en travers. — Polonaise en taffetas violet, garnie d'un biais bordé d'une petite dentelle blanche; la polonaise est ouverte sur le côté droit, & la fente ornée, des deux côtés, d'une rangée de boutons bleu pâle; sur le côté gauche, elle est relevée par des pattes en taffetas brodé.





N° 3934 bis

*Modas de Paris*  
**Journal des Demoiselles**  
 ET PETIT COURRIER DES DAMES RÉUNIS

Paris, Boulevard des Italiens, 1.

*Coiffettes de* M<sup>re</sup> Bricart, *Rue de Richelieu, 38*

IMP. DUPUY, 12, R. DES FILLES DU CALVAIRE.

**Ayuntamiento de Madrid**







— Corsage ouvert, avec col rabattu, boutonné en biais; manche droite, parement bordé d'un biais bleu pâle, jockey bouillonné sur un poignet bleu pâle; ceinture bleu pâle. — Col en organdi, fermé par un nœud garni d'une dentelle basse; sous-manche assortie. — Chapeau en gros grain violet, revers en faille bleu pâle, fond mou, ornement et plume bleu pâle.

### THROISIÈME CAHIER

Pardessus soutaché. — Porte-lettres de bureau. — Soufflet essuie-plumes. — Bonnet en mousseline. — Garniture. — Frange pour tapis de table. — Claire. — Chaise avec bande en appliques. — Garniture de jupon. — Parure. — Bonnet en organdi. — Dentelle crochet & mignardise. — Dentelle en frivolité. — Volant. — Parure en dentelle. — Capeline. — Parure en toile. — Toilette pour fillette de douze à treize ans. — Costume pour enfant de quatre à cinq ans. — Corsage avec applique.

### PLANCHE III

#### PATRON A PIÈCES INDÉPENDANTES POUVANT SE DÉCOUPER

Pardessus soutaché.

#### PLANCHE DE TRAVAUX EN COULEUR

PANTOUFLE. — Broderie au passé, soutache & ganse perlée, sur cuir d'Allemagne. Le motif du milieu peut être employé pour porte-montre.

#### PETITE PLANCHE REPOUSSÉE DE TRAVAUX EN FIL

1, ENTRE-DEUX, lacet anglais et crochet; fil d'Irlande, n° 200.

1<sup>er</sup> RANG. — Attachez le fil dans un jour du lacet — 9 mailles-chainettes — 3 brides dans la 5<sup>e</sup> maille en partant du crochet — 1 maille-chainette\* — 1 maille passée dans le 6<sup>e</sup> jour du lacet, retournez votre ouvrage. — 1 maille-chainette — 4 brides dans le jour entre la 1<sup>re</sup> des 3 brides précédentes et les mailles-chainettes — retournez votre ouvrage — 4 mailles-chainettes — 3 brides entre la 3<sup>e</sup> et la 4<sup>e</sup> des 4 brides précédentes — 1 maille-chainette — retournez au signe\*.

2<sup>e</sup> RANG. — Faites dans toute la longueur: 1 demi-bride sur le côté de chacune des brides du 1<sup>er</sup> rang; les brides sont séparées par 4 mailles-chainettes.

3<sup>e</sup> RANG. — Dans chacune des boucles formées par 4 mailles-chainettes au rang précédent, vous faites 1 demi-bride; les demi-brides sont séparées par 2 mailles-chainettes.

Ce travail est très-facile à suivre sur le modèle; vous répétez les 3 rangs de l'autre côté du lacet.

2, PETITE DENTELLE, MIGNARDISE ET CROCHET. — Vous faites le travail à l'envers. Passez le crochet dans 7 picots de la mignardise, & tirez le fil dans ces 7 mailles à la fois pour faire une maille passée\* — 3 mailles-chainettes — 1 maille passée dans les 7 picots suivants de l'autre côté de la mignardise — retournez au signe\*. En suivant attentivement le dessin, on verra que l'on emploie 12 picots par raccord, dont 7 pour la maille

passée & 5 restant libres; il faut donc, après avoir fait la maille passée sur l'un des côtés de la mignardise, pour la faire sur l'autre côté, que le 1<sup>er</sup> des 7 picots soit celui correspondant à l'intervalle du 6<sup>e</sup> et du 7<sup>e</sup> picot du raccord précédent. — Pour le pied de la dentelle vous faites sur l'un des côtés: \* — 1 maille passée dans le 2<sup>e</sup> des 5 picots restés libres — 1 maille-chainette — 1 maille passée dans le picot suivant — 1 maille-chainette — 1 maille passée dans le picot suivant — 3 mailles-chainettes — retournez au signe\*.

3, ÉCRAN OU DESSUS DE PELOTE AU CROCHET. — Tous les carrés étant semblables, nous donnerons l'explication d'un seul, & lorsque vous aurez terminé les carrés vous serez assez familiarisés avec le dessin pour disposer, en suivant sur le modèle, les triangles des côtés; vous commencez par le milieu.

1<sup>er</sup> RANG. — 4 fois: (1 bride. Au premier raccord, cette bride est faite sur le doigt sans être prise dans aucune maille; aux trois autres raccords, elles sont prises dans le pied de cette première bride. — 3 mailles-chainettes — 3 boucles, chaque boucle est composée de 7 mailles-chainettes, 1 maille passée dans la 1<sup>re</sup> des 7 mailles, ces boucles forment la fleurette — 3 mailles-chainettes) — terminez en faisant 1 maille passée dans la 1<sup>re</sup> bride pour arrêter le fil.

2<sup>e</sup> RANG. — 4 fois: (1 bride dans la 4<sup>e</sup> maille de la boucle du milieu d'une fleurette — 7 mailles-chainettes — 1 bride dans la même maille — 17 mailles-chainettes).

3<sup>e</sup> RANG. — \* 1 bride — 2 fois: (1 maille-chainette — 1 bride dans la 2<sup>e</sup> maille) — 2 fois: (— 1 maille-chainette — 2 brides dans la même maille) — 8 fois: (— 1 maille-chainette — 1 bride dans la 2<sup>e</sup> maille) — 1 maille-chainette — retournez au signe\*.

4<sup>e</sup> RANG. — Tout en demi-brides, en faisant aux 4 angles: 3 demi-brides dans la même maille.

5<sup>e</sup> RANG. — Ramenez le fil à l'angle par quelques mailles passées; en suivant sur le dessin, vous voyez que ce rang est composé comme le 3<sup>e</sup> rang, de: 1 maille-chainette — 1 bride dans la 2<sup>e</sup> maille; — toutes les 3 brides vous ajoutez: 1 picot en terminant la bride; ce picot est composé de 4 mailles-chainettes — 1 maille passée dans le haut de la bride. — Aux angles, vous faites 2 augmentations en prenant la bride dans la maille suivante au lieu de la prendre dans la 2<sup>e</sup> maille.

6<sup>e</sup> RANG. — Sur la maille de l'angle\* 1 bride terminée par un picot — 6 fois: (9 mailles-chainettes — 1 maille passée dans le jour du milieu de l'intervalle entre deux picots du rang précédent) retournez au signe\*.

Le carré du milieu étant terminé, vous faites les autres en les réunissant à mesure. Au 6<sup>e</sup> rang, vous remplacez la 5<sup>e</sup> maille des 9 mailles-chainettes, par 1 maille passée dans la maille correspondante d'un autre carré, en vous dirigeant sur le dessin.

DENTELLE. 1<sup>er</sup> RANG: Tout en mailles-chainettes, en faisant des augmentations aux angles. Pour toute la dentelle on se dirigera sur le dessin pour faire, à chaque rang, les augmentations aux angles; nous ne répéterons donc pas cette recommandation à chaque angle.

2<sup>e</sup> RANG. — Alternez: 1 maille-chainette — 1 bride dans la 2<sup>e</sup> maille.



RANG. — Tout en demi-bridés.

4<sup>e</sup> RANG. — Comme le 2<sup>e</sup> rang.

5<sup>e</sup> RANG. — 1 bride \* — 7 mailles-chaînettes — 1 bride dans la 9<sup>e</sup> maille — 2 mailles-chaînettes — 1 picot — 2 mailles-chaînettes — 1 bride dans la même maille — retournez au signe \*.

6<sup>e</sup> RANG. — \* 1 bride dans la 4<sup>e</sup> des 7 mailles-chaînettes — 2 mailles-chaînettes — 1 picot — 2 mailles-chaînettes — 1 bride dans la même maille — 7 mailles-chaînettes — retournez au signe \*.

7<sup>e</sup> RANG. — \* 1 bride dans la 4<sup>e</sup> des 7 mailles-chaînettes — 2 mailles-chaînettes — 1 picot — 2 mailles-chaînettes — 1 bride dans la même maille — 6 mailles-chaînettes — 3 fois : — (1 picot — 1 maille-chaînette)

— 3 mailles-chaînettes — 1 maille passée dans la dernière des 6 mailles — 3 mailles-chaînettes — 1 maille passée dans la 4<sup>e</sup> des 7 mailles au rang précédent — retournez votre ouvrage & revenez sur les 3 dernières mailles-chaînettes en faisant : — 1 demi-ride — 2 brides, 1 maille passée dans la 1<sup>re</sup> des 3 mailles-chaînettes après le dernier picot — retournez votre ouvrage — 5 mailles-chaînettes — retournez au signe \*.

8<sup>e</sup> RANG. — \* 1 bride dans la dernière des 6 mailles-chaînettes du rang précédent — 3 fois : (2 mailles-chaînettes — 1 picot — 1 maille-chaînette — 1 picot — 2 mailles-chaînettes — 1 bride dans la maille-chaînette) — 6 mailles-chaînettes — retournez au signe \*.

AVIS. — La monture dorée du porte-montre (cahier de Février) coûte 5 francs, et non pas 90 centimes comme il a été imprimé par erreur sur ce cahier. — Les personnes qui ont envoyé 90 centimes à madame Lecker, voudront bien lui envoyer le complément ou réclamer leur premier envoi.

## MOSAÏQUE

Le bonheur ou le malheur de l'homme ne dépend pas moins de son humeur que de sa fortune.

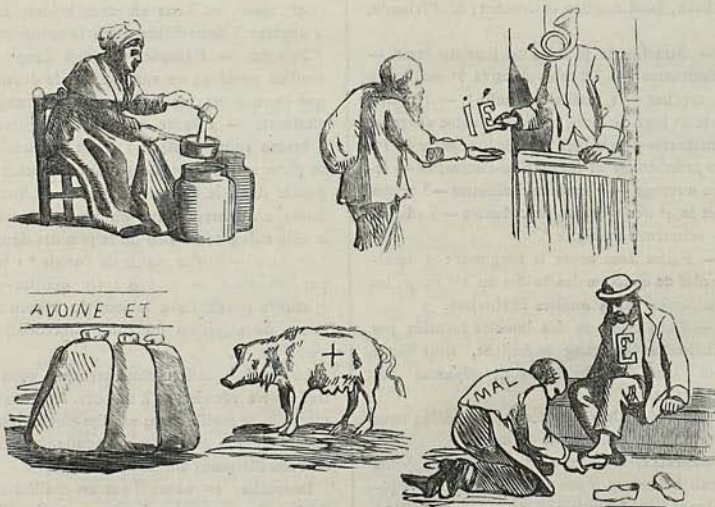
LA ROCHEFOUCAULD.

Le pauvre & le riche en ce monde se rencontrent sans cesse : c'est le Seigneur qui a fait l'un & l'autre.

Proverbes.

Explication du Rébus de Février : *Chacun le sien n'est pas trop.*

## RÉBUS



Le Directeur-Gérant : J. THIÉRY.